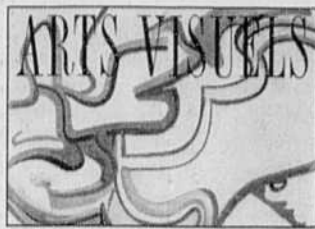


LIVRES



Le roman québécois Page D 3
Le feuilleton Page D 5
Grille télé du week-end Page D 7



Willem de Kooning Page D 9
Formes Page D 10

LE DEVOIR, LES SAMEDI 22 ET DIMANCHE 23 FÉVRIER 1997

La vie est un cirque

Avec *Les Ruelles de Caresso*, l'écrivain poursuit sa trilogie amorcée avec *Le Cirque bleu*

PIERRE CAYOUILLE
LE DEVOIR

Avec la parution de son roman *Le Cirque bleu*, paru en février 1995, Jacques Savoie amorçait, sans trop l'ébruiter, un ambitieux projet littéraire, celui d'une trilogie qui lui permettrait, à travers son imaginaire d'écrivain, de circonscrire toutes les dédales du rapport amoureux.

Si le premier volet, *Le Cirque bleu*, célébrait l'enchantement amoureux à travers le couple Hugo/Marthe, le suivant, *Les Ruelles de Caresso*, paru il y a quelques semaines à La Courte Echelle, s'attarde sur l'épreuve amoureuse, le désenchantement, l'incommunicabilité des êtres. L'entreprise n'a rien d'un traité de psychologie et Jacques Savoie n'a surtout pas envie de remplacer Guy Corneau. Sa vision des choses s'impose naturellement, par petites touches, avec une énorme tendresse et beaucoup de fantaisie. Le troisième roman de cette trilogie aura pour titre *Un train d'enfer* et traitera de la perte d'identité, un autre piège du rapport amoureux.

Tout au long des années 80, des *Portes tournantes* — roman superbement porté à l'écran par Francis Manikiewicz — au *Récif du prince* ou à *Une histoire de cœur*, Jacques Savoie était inspiré par le thème de l'éclatement de la famille.

«C'était mon grand thème, reconnaît-il. J'étais obsédé par ce phénomène. Je voyais les couples s'écrouler autour de moi. Je m'en inspirais comme si je voulais m'en prémunir, comme une activité de prévention. Un jour, mon sujet m'a rattrapé. J'ai résisté longtemps. Puis, j'ai pris une méchante culbute. Après *Une histoire de cœur*, j'ai arrêté d'écrire pendant cinq ans. Tout à coup, j'ai eu une sorte d'illumination. J'avais écrit plusieurs livres sur un symptôme, sans jamais remonter à la source du résultat. C'est dans cette foulée que j'ai amorcé ma trilogie. *Le Cirque se veut une allégorie du rapport amoureux.*»

Dans *Les Ruelles de Caresso*, le thème de la communication — ou de l'absence de communication — occupe une place fondamentale. «On pense que la communication a un rapport avec la proximité et que le manque de communication a un rapport avec l'éloignement. Or, dans mon roman, les gens qui communiquent le mieux le font par l'Internet et un continent les sépare. C'est ce qui m'amène à croire, sans être théoricien, que l'essentiel de la communication n'est pas la proximité ou l'éloignement mais le consentement. C'est par absence de consentement que l'amour entre Hugo et Marthe se lézarde, s'endort.»

L'Internet, justement, est au cœur du récit de Jacques Savoie. On y retrouve un enfant qui prend plaisir à y naviguer, au point d'y rencontrer l'amour. Sur la question de l'Internet et des nouvelles technologies, Jacques Savoie jette un regard frais, plutôt rare chez les littéraires. «Devant une nouvelle technologie, j'ai plutôt tendance à me dire: attendons et nous verrons. Des chiffres disent qu'avec la naissance du courrier électronique [E-mail], les gens ont redécouvert le style épistolaire. On n'a jamais vu tant d'échanges de lettres, en Amérique, depuis l'invention du téléphone. Si l'Internet peut relancer la littérature épistolaire, c'est tant mieux. Moi, je me dis que Bill Gates, qui envoie de 50 à 60 E-mail par jour, est un écrivain.»

Un parcours diversifié

A chaque sortie de livre de Jacques Savoie, on rappelle son passé musical. Pour ceux qui ignoreraient, Savoie fut le fondateur du groupe folklorique Beausoleil Broussard qui a connu un retentissant succès dans les années 70. Ce que l'on connaît moins, par contre, c'est la carrière de scénariste de Jacques Savoie. En 1992, il a remporté un prix Gémeau pour le scénario de la mini-série *Bombardier*. Plus récemment, on lui a

Depuis

35 ans,

un homme,

Claude

Mesplède,

fiche tous

les privés

du monde

et leurs

géniteurs



Lauren Bacall et Humphrey Bogart dans le film *The Big Sleep*.

Un pavé pour Miss Blandish

SERGE TRUFFAUT
LE DEVOIR

Au poids, comme dirait Queneau, l'objet en impose. Il doit peser dans les deux kilos, au minimum. La jaquette aussi en impose. Dessus, on y voit l'auteur du *Faucon maltais*, soit évidemment Dashiell Hammett. La couverture, la couverture brochée, en impose également. Car...

Car on y lit ceci: *Les Auteurs de la Série Noire 1945-1995*. Édition revue et complétée par Claude Mesplède de *Voyage au bout de la Noire*. C'est la maison Joseph K., comme le Joseph K. de Kafka, qui publie ce dictionnaire de 628 pages. Mais, noble oblige, c'est Gallimard, maison-mère de la Série Noire, qui distribue cet ouvrage considérable parce qu'il est un livre de référence.

Il y a autre chose de très imposant. Ce dictionnaire est le fait d'un seul homme. Ou presque. En fait, Claude Mesplède, le principal architecte de ce bouquin, avait fait appel à Jean-Jacques Schleret pour goupiller la première édition. Celle qui fut publiée en 1982. Mais auparavant...

En août 1944, un homme moustachu et bougon sort de l'appartement parisien de Marcel Achard, auteur dramatique et scénariste. Selon ce que rapporte Pierre Assouline dans la biographie qu'il a consacrée à Gaston Gallimard, cet homme bougon fut compagnon de route des surréalistes sort de l'appartement en question avec trois bouquins écrits en anglais. Deux portent la signature de Peter Cheney, l'autre celle de James Hadley Chase.

On l'aura deviné, il s'agit de Marcel Duhamel. Il est anglophile. Plus précisément, il est amateur de «ouisqui» et de littérature anglo-américaine. Toujours est-il que le Duhamel traduit les trois livres. Après, il se pose la question du «où les publier?». Et comme il a fourni Gallimard en papier kraft pendant l'Occupation, notre homme va à la rencontre du maître des lieux, soit Gaston lui-même. Le patron

accepte. Le directeur artistique de la maison dessine une maquette: fleurs vertes sur fond blanc.

Dans son livre *Raconte pas ta vie*, Duhamel raconte, à propos de la couverture proposée: «Un tannet bucolique pour de l'étrépiage en série.» Il demande à sa femme Germaine de penser une couverture plus... en phase avec le contenu des romans choisis. Puis il demande à son copain Jacques Prévert de trouver un titre. Ce sera évidemment *La Série Noire* avec son filet jaune et sa prédominance de noir.

Quatre livres sortent, soit *La Môme vert-de-gris* et *Cet homme est dangereux* de Peter Cheney, *Pas d'orchidées pour Miss Blandish* de James Hadley Chase, et surtout, surtout, *Un linceul n'a pas de poches* de Horace McCoy. Dans le Saint-Germain-des-Près de l'immédiat après-guerre, ces romans et ceux qui suivront feront révolution.

Pourquoi? Parce que ces bouquins écrits rapidement et avec humour se distinguent toujours passablement des romans faits d'intrigues à résoudre. En un mot comme en mille, le genre Agatha Christie en prend pour son rhume. Ce n'est plus le roman gentillet et propre des salons de thé mais bien le roman du caniveau, donc de la réalité. Ce qui, mine de rien, nous ramène à Mesplède.

Douze mille titres

Tout d'abord, il faut signaler qu'il a 58 ans. Pendant 35 ans, il a travaillé comme électricien pour la compagnie Air France. Il vit dans un petit village près de Toulouse, dans le Midi de la France. On l'a joint. Et alors? «Je lis du policier depuis que je suis tout petit.» Il a commencé avec Conan Doyle et la «solution à sept pour cent» de Sherlock Holmes, et ce fut la passion.

Tout naturellement, il s'est mis à lire la Noire. Comme beaucoup de gens de sa génération, «j'ai

VOIR PAGE D 2: NOIR

VOIR PAGE D 2: SAVOIE

LIVRES

VIE LITTÉRAIRE

Une rose, un livre...

PIERRE CAYOUILLE
LE DEVOIR

À Barcelone, une fois l'an, le livre envahit littéralement les rues. Dans la capitale catalane, la Journée mondiale du livre est une fête importante, aussi incontournable que la Saint-Valentin. Les bouquinistes et les libraires assiègent la ville et installent leurs trésors à toutes les intersections. La tradition remonte à 1923. Pour la circonstance, il va de soi pour quiconque se respecte, d'offrir à un être aimé un livre et une rose. Et comme pour inciter les derniers récalcitrants à succomber, on réduit le prix des livres de 10 %.

La Journée mondiale du livre, proclamée par l'UNESCO, aura lieu le 23 avril prochain. Et cette année, l'Association nationale des éditeurs de livres du Canada (ANEL) entend célébrer l'événement de façon particulière. Le président de l'ANEL et directeur général des Éditions Fides, Antoine Del Busso, séjournera à Barcelone, l'année dernière, lors de la Journée mondiale du livre. Ses yeux s'illuminaient encore lorsqu'il en parle. «J'étais extrêmement ému. J'avais les larmes aux yeux de voir ces milliers de livres se mêler à l'architecture superbe de cette ville», se souvient-il.

Depuis, le président de l'ANEL et ses proches collaborateurs se sont mis à rêver. Comment transposer l'idée à Montréal et à l'ensemble du pays? Peu à peu, le rêve s'est transformé en projet. De sorte que, dès cette année, la Journée mondiale du livre fera l'objet d'initiatives diverses visant à en faire un événement majeur dans la vie de tous les Montréalais et de tous les Québécois, qu'ils soient lecteurs ou non. «Le 23 avril, nous aimerions lancer à notre

tour une tradition. Nous voudrions que, ce jour-là, les Québécois offrent à leurs proches un livre et une rose», confiait-il lors d'une rencontre informelle.

L'ANEL fournira davantage de précisions au cours des prochaines semaines. Ce que l'on sait, toutefois, c'est que tout ce qui grouille et grenouille dans l'industrie du livre sera sollicité. Les éditeurs, les distributeurs, les libraires et... les fleuristes seront mis à contribution. On a déjà approché le ministre de la Culture et des Communications, Louise Beaudoin, afin qu'elle proclame solennellement la Journée mondiale du livre. On courtisera également le maire de Montréal Pierre Bourque — un livre, un géranium!, ça peut toujours aller... — et d'autres élus afin qu'ils contribuent à la fête. Dans ses rêves les plus fous, Antoine Del Busso imagine les députés de l'Assemblée nationale en train de s'échanger des livres plutôt que des insultes. Il voit même la photo, à la une du Devoir.

L'idée d'un rabais sur les livres semble toutefois à exclure. À Barcelone, le livre est soumis à un système de prix unique. Ici, les prix fluctuent beaucoup trop, entre un Club Price, par exemple, et une petite librairie artisanale, pour que l'on puisse lancer un quelconque mot d'ordre. Cela dit, certains libraires pourraient en profiter pour offrir des rabais. L'autre donnée qui pourrait tout bousiller? Notre fichu climat. Prions pour que le soleil et le temps doux soient de la fête, le 23 avril prochain, et que le livre envahisse Montréal.

44 articles, 44 photos

En ce pays où il y a presque un prix par livre, il faudrait bien un jour créer le prix du «lancement de livre le plus réussi». Cette année, la palme irait sans aucun doute à Mi-

chel Tremblay pour le lancement de quarante-quatre minutes, quarante-quatre secondes, paru en début de semaine chez Leméac/Actes Sud. Lundi dernier, Michel Tremblay a effectué, dans un bimoteur nolisé, la plus folle tournée de promotion jamais réalisée par un écrivain québécois. De Montréal à Gatineau, de Québec à La Baie, de TVA à RDI, Tremblay a multiplié les signatures, les entrevues et les conversations chaleureuses avec ses lecteurs.

En fait, c'est à l'attaché de presse de Leméac, Daniel Matte, qu'il faudrait remettre le prix. Issu du show-business, Daniel Matte s'efforce de brasser la cage et d'appliquer au monde littéraire les techniques de promotion les plus audacieuses. Le moins que l'on puisse dire, c'est qu'il réussit extrêmement bien. Et c'est tant mieux. Le livre ne prendra jamais assez de place dans nos médias. M. Matte le sait très bien et c'est pourquoi chaque crépitemment de flashs le fait glousser de joie. Les sceptiques répliqueront qu'il a entre les mains l'auteur le plus aimé des Québécois et que, de toute façon, des milliers de fidèles attendent impatiemment la parution d'un nouveau Tremblay. Évidemment, on voit mal comment un poète des Forges pourrait nolisier un jet pour lancer son recueil. Cela dit, l'audace du crack de Leméac devrait inspirer d'autres éditeurs en quête de visibilité et en panne d'imagination.

Les trois prix de l'Académie

Petit rappel important pour les auteurs ou leurs éditeurs: ils ont jusqu'au 1^{er} mars 1997 pour soumettre leurs recueils de poèmes au prix Alain-Grandbois, leurs essais au prix Victor-Barbeau et leurs romans au prix Ringuet. Les trois prix seront décernés au printemps par l'Académie des lettres du Québec. Les ouvrages soumis à l'un et à l'autre

prix, stipulé le communiqué de l'Académie, doivent «avoir été publiés en français, au Québec ou ailleurs, par un auteur de citoyenneté canadienne, entre le 1^{er} janvier 1996 et le 31 décembre 1996». Les rétrospectives de poèmes sont admises, ajoute-t-on, à condition que l'on y retrouve un pourcentage significatif d'inédits. Les prix, dotés chacun d'une bourse de 500 \$, seront attribués en mai prochain. Quatre exemplaires de chaque ouvrage doivent être acheminés à l'Académie des lettres (3460, rue McTavish, bureau 230, Montréal, H3A 1X9). Le communiqué ne précise pas si Yves Beauchemin fait partie ou non de l'un des jurys...!

Cap sur Genève

Le Québec sera l'invité d'honneur au Salon international du livre et de la presse de Genève, du 30 avril au 4 mai prochain. De nombreux auteurs québécois seront présents. L'offensive du Québec transcendera le monde du livre. Des films québécois seront projetés dans les cinémas de la ville et plusieurs artistes de variétés — il est question de Daniel Lavoie, Daniel Bélanger et Robert Charlebois — s'y produiront. Nous vous en dirons plus long au cours des prochaines semaines.

Marguerite, encore et toujours

Non, mais ils vont l'achever! L'inépuisable Marguerite Lescop, auteur du best-seller *Le Tour de ma vie* en 80 ans, ouvrage lauréat du grand prix du public 1996 au Salon du livre de Montréal, multiplie toujours les conférences. La vieille dame au charme irrésistible et à la passion de vivre contagieuse sera conférencière au Musée du Québec, le jeudi 27 février, à 20h. On réserve au (418) 643-3377.

Yves Berger

L'observateur de la langue française

LOUISE LEDUC
LE DEVOIR

Vous avez à 15h une entrevue avec le président de l'Observatoire de la langue française et directeur litté-

raire des éditions Grasset. Vous arrivez une demi-heure en avance au lieu de rencontre, le temps d'écrire vos questions dans une langue belle, irréprochable. Vous auriez dû les soumettre au préalable aux correcteurs

du journal. Yves Berger est déjà là, mais les responsables de sa tournée demandent quelques minutes avant de commencer, le temps de permettre à l'auteur-éditeur de décoller. C'est qu'il vient de faire un petit tour dans des librairies montréalaises et il n'y a pas trouvé ses livres.

Il arrive finalement à votre table. En bon Français, il ne laisse rien paraître de ses sentiments, ponctue son discours de «mademoiselle» et d'imparfaits du subjonctif, souligne assez tôt dans l'entrevue — et deux fois plutôt qu'une parce que vous avez fait semblant de ne pas entendre la première fois — qu'il attend votre manuscrit (une ruse pour amadouer le journaliste, vous l'avez déjà entendue d'un autre éditeur). Il glisse subtilement qu'il ne manquera pas de rencontrer votre patronne au cours des prochains jours pour l'entretenir notamment de leur lutte commune pour la survivance du français. Le message est passé.

En France, comme l'a déjà écrit *Le Nouvel Observateur*, ses détracteurs voient en Yves Berger le principal artisan de cette conjuration des puissants à l'origine de la domination du trio «Galligrasseuil». Yves Berger serait passé maître dans les opérations de charme auprès des jurés de prix littéraires et multiplierait déjeuners par-ci et diners par-là. Il ne nie pas exercer une certaine influence.

«Quand [?!] vous me soumettez votre manuscrit, vous pouvez être assurée, mademoiselle, que je remuerai ciel et terre pour le faire valoir auprès des jurés. Cela fait partie de mon travail d'éditeur», laisse-t-il tomber, ajoutant que sa position depuis 35 ans chez Grasset et le pouvoir qu'elle lui confère dérangeant inévitablement.

La question est vite évacuée au profit de son sujet de prédilection: sa nouvelle fonction, depuis juin, à la présidence de l'Observatoire national de la langue française, organisme né dans la foulée de la controversée loi Toubon dont il a été l'un des grands promoteurs. Son rôle? Observer l'état du français lors de différents événements internationaux. Il a notamment assisté à quantité de compétitions aux Jeux d'Atlanta afin de voir si l'esprit de la Charte olympique, qui fait du français la langue officielle du mouvement, était respecté. «Des matchs de boxe aux compétitions cyclistes, qu'elles se disputassent sur route ou sur piste, tout était doublé en français», s'enthousiasme M. Berger.

Atlanta a passé le test avec succès. A Nagano et à Sidney de faire aussi bien, sous l'œil vigilant là aussi d'Yves Berger.

«Made elsewhere»
Les angles d'observation ne manquent pas, que ce soit dans le décompte du nombre de conférences données en français ou non en France aux importations. «J'ai demandé au ministè-

re [de la Culture] qu'il y ait des inspecteurs spécialisés dans la détection de textes ou de notices d'utilisation écrits sans traduction en français, comme il y a des inspecteurs spécialisés dans la détection de faux foie gras. Il est choquant de voir des appareils fabriqués aux États-Unis et destinés par exemple aux hôpitaux français arriver sans notice en français.»

Il compte aussi observer la langue des enfants de dix ans pour voir à quel point, à un si tendre âge, «elle est déjà polluée par l'anglo-américain». Autre demande au ministre: engager des enquêteurs pour suivre une maman et ses enfants qui font les emplettes dans des grandes surfaces, question de voir combien de soaps et de softeners aboutissent dans le panier...

Le premier procès depuis la promulgation de la loi Toubon s'est conclu, rappelle M. Berger, par une amende de 50 000 francs à la chaîne Body Shop par défaut d'apposition de notices et de noms de produits français.

Le portrait d'Yves Berger sur l'état de la langue française est on ne peut plus apocalyptique. «Si vous ne connaissez pas l'anglais, vous ne pouvez plus lire un journal en France tant la syntaxe et le vocabulaire sont un décalage de cette langue.»

Et dans les manuscrits, a-t-il constaté au fil des décennies une détérioration de la langue? «Le français des

manuscrits est tout autant nécrosé que celui que j'entends dans les rues.»

En réponse à ceux qui taxent de fascistes les promoteurs de la loi Toubon, Yves Berger évoque le Québec: «J'y vois la preuve qu'une loi peut en effet sauver une langue.»

Il y a la langue, et il y a le parler. Son accent provençal lui déplaît au plus haut point. «Quand je pars en train de Paris et que j'arrive aux environs de Valence, je détecte entendre de plus en plus de Provençaux. Parce que leur accent — mon accent — choque mon oreille.»

Autant le président de l'Observatoire national de la langue française craint l'envahisseur américain, autant l'auteur en lui vénère ce même peuple, jadis son libérateur. «Je suis un enfant du rêve américain. Je les ai tant attendus sous l'occupation allemande que j'ai développé une réelle fascination pour ce pays, ses grands espaces, ses parcs nationaux d'une réelle beauté.»

Mais l'Amérique n'est pas que ça... «Je définis dans mes livres [Immobilier dans le courant du fleuve, Prix Médicis, Les Matins du Nouveau Monde, etc.] une Amérique idéale, en sachant qu'elle ne l'est pas, mais qu'elle apporte une grande approximation de certains éléments du paradis.»

L'homme n'en est pas à une contradiction près.

NOIRE Un dictionnaire digne de ce nom

SUITE DE LA PAGE D 1

été marqué par les romans de la Série Noire». Il en a lu des dizaines, des centaines. Et il a commencé à composer des fiches pour chacun des bouquins qu'il a effeuillés. Quand a-t-il commencé ce petit exercice? Au début des années 60. Depuis, il n'a jamais cessé. Même que des fiches, il en confectionne pour tous les romans qu'il lit. Ceux de la Noire et des autres collections pleines de bruits mais aussi de franchises rigolades. A titre indicatif, donc économique, chez lui, il y a 12 000 titres et 2500 films.

Bon. Comme ça, il a fait des fiches. Pour les compléter, les peaufiner, notre Mesplède a amorcé toute une correspondance avec des écrivains. Des Américains, parce que le roman noir, ce fut leur truc à eux avant d'être un truc plus international, parce que 90 % des titres de la Série Noire ont

été écrits par eux. Puis, il a correspondu avec les auteurs des différents aillères qu'il y a dans notre monde.

Il a fait tout ça et il s'est mis à diffuser des copies de ses fiches dans les rencontres publiques. Et alors? Les amateurs de la chose policière en ont redemandé. Et pas à peu près. Du coup, Mesplède a décidé d'ajuster l'offre à la demande. CQFD: faire un gros bouquin. Composer un dictionnaire.

Résultat: pour la première fois, on a un dictionnaire digne de ce nom. En fait, que ce soit en anglais, en espagnol ou en espéranto, le bouquin de Mesplède est le dictionnaire le plus gros ou le plus épais. Il n'existe pas d'équivalent. Il y a bien des livres du genre «l'année du polar» et autres, mais rien, on insiste, qui permette de compléter nos connaissances du roman noir comme Les Auteurs de la Série Noire.

Maintenant, prenons un exemple. Allons-y au hasard. Sur qui on tombe?

«Benjamin Paul (1947). Américain. Pseudonyme de Paul Auster, né le 3 février 1947 à Newark (New Jersey). Études à l'université Columbia (NY). Licence, puis maîtrise de lettres (1970). Divers emplois, dont agent chargé du recensement et marin. A partir de 1986, enseignant en créativité littéraire à l'université de Princeton (New Jersey). A vécu en France entre 1970 et 1974. Il a traduit en anglais divers ouvrages de Jean-Paul Sartre et de Stéphane Mallarmé et composé une anthologie de poésie française [...] il utilise le pseudonyme de Paul Benjamin pour Fausse balle, son premier roman policier. Le détective privé new-yorkais Max Klein enquête sur la mort de George Chapman, ancienne star de baseball reconverti dans la politique après un accident qui l'a estropié à vie...» Suivent d'autres informations. Bref, c'est complet.

Mieux, c'est parfait. Et comme il en est ainsi, des bonzes de la République des lettres l'ont remarqué. Et alors? Les Éditions du Rocher ont demandé à Mesplède de codiriger, avec Daniel Picouly, une nouvelle collection de polars. Le premier titre paraîtra en 1998. C'est tout.

LES AUTEURS
DE LA SÉRIE NOIRE
1945-1995
Claude Mesplède
Jean-Jacques Schleret
Joseph K., Paris, 1996, 628 pages

SAVOIE Un scénariste recherché

SUITE DE LA PAGE D 1

confié les scénarios des Bâtisseurs d'eau et des Orphelins de Duplessis (la série sera diffusée aux Beaux Dimanches les 16 et 23 mars).

Comment l'auteur parvient-il à concilier l'écriture télévisuelle et l'écriture romanesque? Il ne voit pas la difficulté. «Je crois que je suis toujours le même. C'est parce qu'ils connaissent ma sensibilité de romancier que les producteurs me confient des scénarios pour la télévision», explique-t-il.

Au fil des ans, Savoie est devenu un scénariste recherché. On sait son talent, sa rigueur d'artisan et son honnêteté. Dans ce monde farci de gros ego, les auteurs pratiquent souvent la politique de la terre brûlée. Jacques Savoie n'est pas de ce lot, évidemment. Il suffit de lire ses romans pour deviner la douceur et la simplicité de l'artiste.

LES RUELLS DE CARESSO
Jacques Savoie
La Courte Échelle, Montréal, 1997
192 pages



Jacques Savoie

ALAIN BERNARD MARCHAND Le Dernier Voyage



60 p., 14,95 \$

Il y a sur la route des récits qui vous font voyager dans le temps. Vous les suivez pour apprendre à oublier car qui marche bien ne laisse pas de traces.

LES HERBES ROUGES / RÉCITS

M Gilles Marcotte



Une mission difficile

roman

«Le nouveau Marcotte est un Marcotte nouveau, tout entier œuvre jubilatoire [...] il s'est bien amusé, nous aussi, merci.»

Réginald Martel, *La Presse*

«Ce petit roman de Gilles Marcotte, on le lit pour jouir d'une écriture incomparable.»

Gilles Crevier,
Le Journal de Montréal

«C'est par la langue, impeccable, imprévisible que se distingue ce roman.»

Anne-Marie Voisard, *Le Soleil*

Boréal
Qui m'aime me lit

L'ÉCHANGE
DISQUES COMPACTS, LIVRES, CASSETTES, DISQUES, BD
OUVERT 7 JOURS 10h à 22h
3694 St-Denis, Montréal CHOIX ET QUALITÉ 713 Mont-Royal Est, Mt
Métro Sherbrooke 849-1913 Métro Mont-Royal 523-6389

LIVRES

LE ROMAN QUÉBÉCOIS

Ces moments que l'on attrape

UNE MISSION DIFFICILE
Gilles Marcotte
Boréal, Montréal, 1997, 102 pages

ENTRETIENS
AVEC GILLES MARCOTTE
De la littérature avant toute chose
Pierre Popovic
Liber, Montréal, 1996, 193 pages

Le lecteur qui s'enfoncé soudain au plus profond de son fauteuil dès la deuxième page d'un roman — ou bien celui qui bondit tout à coup hors de son siège en laissant tomber par terre l'objet de son naissant découragement — sent précisément combien le début d'un



Julie Sergent

texte contient en germe toutes les pages à venir. Les premières phrases, et par ailleurs certains autres moments du texte, sont comme des clés lancées par l'auteur. J'oserais la métaphore sportive. Le début d'un texte est un peu comme le ballon que lance le quart arrière en espérant que le joueur visé, abattant les obstacles, l'attrape. L'image paraît incongrue, soit (mais si elle peut donner davantage le goût des romans à un joueur de football, ou à un rat de bibliothèque celui d'aller courir quelques verges sur le terrain, ma foi...). Elle est inspirée d'une phrase de Gilles Marcotte, au moment où il avoue sa passion du football à Pierre Popovic dans De la littérature avant toute chose: près de 200 pages de questions-réponses relatant avec candeur le cheminement de ce monument de l'institution littéraire québécoise qui fut aussi tour à tour journaliste, professeur, essayiste, romancier et renommé critique.

A son intervieweur un peu sidéré — avouons que l'image est saisissante de Gilles Marcotte en téléphone obnubilé par une bande de gorilles —, il explique: «Voici un quart arrière qui est poursuivi par un certain nombre de brutes molletonnées, prêtes à tout pour le tuer ou du moins le blesser gravement, dit-il, il recule, protégé plus ou moins efficacement par sa propre ligne d'attaque, et il aperçoit alors un type qui porte un chandail de la même couleur que le sien, cinquante ou soixante verges plus loin, également poursuivi par des brutes qui veulent également le tuer ou le blesser. Il lance quand même le ballon, et l'autre l'attrape. Miraculeux.»

Afin d'en finir avec la métaphore sportive, et passer à celles, nombreuses, qui défilent sous la plume de M. Marcotte dans son tout nouveau roman, Une mission difficile, encore quelques mots. Voyez comment les premières lignes de ce roman-là interrogent le lecteur, lui crient d'ouvrir les yeux, d'attraper ce lancer franc, et puis décidez si la partie vous intéresse: «Vous voyez, admet tout de go le narrateur, je fais des détours, j'emprunte des chemins tortueux, enfin je dis autre chose que ce que je voudrais, que ce que je devrais peut-être dire. [...] Il importe au plus haut point que les choses ne deviennent pas claires. Je mourrais.»

Le lecteur, qui doit désormais et jusqu'à la fin du roman accepter une certaine obscurité, ne sera pas pour autant dans le noir absolu.

Un univers onirique

Univers onirique dans lequel nous accueille le narrateur est plein de



sens, bien sûr, c'est bien ce qui le terrorise, et certains sont relativement visibles. Une mission difficile raconte donc le voyage qu'entreprend un «cadre moyen en instance d'avancement» à la demande de l'«Organisation sérieuse» qui l'emploie, laquelle le paie, justement, essentiellement pour cela: voyager. Chaque voyage, nous dit le narrateur, «est toujours trop long, et conduit toujours où on ne veut pas aller. Les mots ne sont pas plus sûrs que les routes, que les avions, que la

mes meilleurs amis», soupire le voyageur. Celui-là, qui semblait être «l'écrivain parfait», finira par devenir une riche machine à best-sellers tandis que notre voyageur, en mal de lieux à sonder depuis son départ précipité de Bornéo, débarque à Grand Rapids, Michigan. On imagine une ville qui ressemble à Sherbrooke, peut-être, «cette insignifiance, cette banalité provinciale» où est né Gilles Marcotte, qui a failli le voir devenir prêtre et qui l'a entendu, deux étés

Un bon roman est celui qui propose des lectures multiples

durant, occuper un poste de trompettiste à l'orchestre. C'est son frère jumeau que rencontre là le narrateur, «mon semblable, mon frère»: extrompette qui se fera bientôt éliminer par l'un des personnages féminins qui traversent le récit. Comme un souvenir réglé, épuisé, le signe que l'écriture doit passer à autre chose? Le voyageur, en tout cas, s'en retournera dans la forêt de

Bornéo, là où se trouve peut-être ce qu'il cherche.

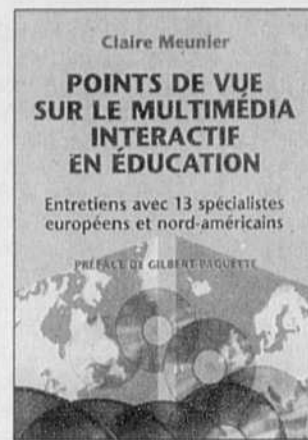
S'il est vrai qu'un bon roman est celui qui propose des lectures multiples, Une mission difficile est de la bonne trempe. Outre les visions qui le composent, que chaque lecteur appréhendera à sa guise, d'un difficile, parfois cocasse, souvent mystérieux voyage intérieur, on y perçoit la présence de quelques ombres qui ne demandent qu'à être suivies. Celle de Gilles Marcotte mélomane, peut-être, sempiternellement habité, comme l'est le héros du roman dans ses déambulations, par des airs et des voix. Ou l'ombre d'un homme que divers chemins appellent. D'un homme que l'idée de la voie unique, du modèle parfait, de la Vérité, préoccupe, ennuie, exaspère. Vous trouverez. Ou peut-être pas. Cela importe assez peu, finalement. Moins que l'écriture, belle et sans fioritures, qui plaît tant à Gilles Marcotte et de laquelle on peut dire ce qu'il dit lui-même, si bien, à propos de la langue de Saint-Denis Garneau: «Cette poésie extrêmement simple, nue, qui aime le verbe être et le verbe avoir, qui n'emploie jamais de grands mots, qui reste tout près du murmure de la confiance.»

L'ombre du critique

On sera souvent tenté, en lisant Une mission difficile, de chercher la présence de Gilles Marcotte, surtout le lecteur et critique (on le trouvera, évidemment: tout se trouve). On sourira — d'ailleurs on rit souvent — en voyant par exemple le narrateur quitter Bornéo pour Rio, où il rencontre un ami écrivain, qui veut alors lui soumettre son plus récent texte: «J'avais déjà perdu, à ce jeu, quelques-uns de

Pédagogie et nouvelles technologies

LOUISE JULIEN
POINTS DE VUE SUR LE MULTIMÉDIA INTERACTIF EN ÉDUCATION
Claire Meunier
Préface de Gilbert Paquette
Chenelière/McGraw-Hill, Montréal
1997, 291 pages



Nous sommes habitués à la publication d'actes d'un colloque où nous pouvons lire les textes (remaniés ou pas) des communications présentées. Claire Meunier aurait pu organiser un colloque sur le «multimédia interactif en éducation» et inviter les 13 spécialistes qu'elle réunit pour nous dans son ouvrage. Elle a préféré les rencontrer individuellement et réaliser avec eux des entretiens qui portent sur leurs recherches, leurs réflexions d'universitaires ou de praticiens et les thèmes qu'ils ont spécifiquement développés concernant la portée des nouvelles technologies interactives: «l'apprentissage, l'analyse de l'outil, la pédagogie qu'il implique, l'évaluation des apprentissages dans ce contexte, l'interactivité, l'expression, sans oublier le design et la production».

La formule est intéressante puisque l'auteure invite les spécialistes à répondre à des questions dont les mots proviennent de leurs publications et de leurs communications: les 13 «acteurs» doivent donc dans certains cas préciser leur pensée et aller au-delà de leurs écrits, ce qui s'apparente à la formule du séminaire.

Des réflexions porteuses se découvrent tout au long de l'ouvrage. Nous n'en relèverons que quelques-unes, en commençant par une préoccupation pédagogique: Michel Allard prétend, avec raison, qu'en utilisant le vidéotexte dans sa classe, l'enseignant peut continuer à poser une question comme il le faisait auparavant mais qu'il favorisera en plus chez l'élève cet apprentissage fondamental qui est celui de poser d'autres questions autour d'une question.

L'hypermédia ou l'hypertexte — puisque c'est cela dont il questionne dans cet ouvrage —, en nous donnant accès au plus complexe, n'a pas fini de modifier tous nos modèles de communication qui étaient plutôt linéaires (Jean-Pierre Balpe). Pour Max Giardina, «il ne faut pas confondre information et connaissance» puisque c'est le processus d'apprentissage «qui nous permet de faire passer des informations au statut de connaissances».

Geneviève Jacquinot, sémiologue, consciente qu'il y a d'autres modalités d'apprendre que celles sur lesquelles on s'appuyait jusqu'à présent, pense même que l'on a besoin d'un Piaget du XXI^e siècle, c'est-à-dire de quelqu'un qui puisse élaborer «une théorie de l'apprentissage qui tienne compte de l'environnement technologique actuel».

À la fin de chaque entretien, le lecteur trouvera des références pour approfondir les propos (forcément succincts) de chaque spécialiste. Quant à la question «Quel est l'avenir du multimédia interactif en éducation?», 15 réponses attendent le lecteur puisque Gilbert Paquette et Claire Meunier nous communiquent aussi leurs points de vue.

RÉUSSIR L'INTÉGRATION SCOLAIRE
La déficience intellectuelle
Robert Doré, Serge Wagner et Jean-Pierre Brunet
Montréal, Les Éditions Logiques, coll. «Théories et pratiques dans l'enseignement»
1996, 255 pages

sion de tout ce qui se passe à l'école, y compris les activités parascolaires.

Les sources documentaires concernant l'intégration des enfants ayant une déficience intellectuelle sont nombreuses; cependant, peu de recherches sont menées pour les adolescents puisque seulement 4 % d'entre eux sont intégrés dans la classe ordinaire. Trois professeurs du département des sciences de l'éducation de l'UQAM, Robert Doré, Serge Wagner et Jean-Pierre Brunet, se sont interrogés sur les conditions d'intégration au secondaire en abordant les aspects pédagogiques, scolaires, juridiques et sociaux, psychologiques et de soutien, et en ne négligeant pas les considérations morales et éthiques. Les intervenants scolaires et sociaux et les parents trouveront, dans cet ouvrage, une information à jour, une réflexion fort pertinente et des moyens d'action qui alimenteront le désir et les besoins de l'essentielle formation continue des enseignants.

La question de l'intégration scolaire des adolescents présentant une déficience intellectuelle ne peut pas nous laisser indifférents parce qu'elle définit, par son action ou par son inaction, les bases de l'intégration sociale ou de l'ostracisme.



Michel Bergeron



Siou Song

roman

«L'écriture est magnifique, musicale, poétique, moderne.»

168 pages • 18,70 \$

Marie-France Bazzo, Radio-Canada — Indicateur présent

«Une histoire où passion rime avec musique.»

Pascal Navarro, Voir

«Des images à toutes les pages. Certaines très belles qu'on aimerait retenir.»

Anne-Marie Voisard, Le Soleil

«Une narration éclatée et impressionniste.»

Mario Roy, La Presse

Boréal
Qui m'aime me lise

PIERRE POPOVIC
Entretiens avec

GILLES MARCOTTE

DE LA LITTÉRATURE AVANT TOUTE CHOSE

LIBER de vive voix

RITA LETENDRE

Femme de lumière
ET UN TEXTE DE GASTON ROBERGE

96 pages, éd. Les 400 coups 17,95 \$

Venez rencontrer l'auteur et l'artiste lors de la séance de signature tenue aujourd'hui, samedi, de 13 h à 16 h.

LIVRE PUBLIÉ DANS LE CADRE DE L'EXPOSITION

RITA LETENDRE

RÉTROSPECTIVE 1947-1997

œuvres sur papier

GALERIE SIMON BLAIS

4521, rue Clark Montréal H2T 2T3 514.849.1165
Ouvert du mardi au samedi de 10 h 00 à 17 h 30

LIBRAIRIE HERMÈS
Depuis 1976

de 9h à 22h
362 jours par année

1120, ave. Laurier ouest
outremont, montréal
tel.: 274-5669 telec.: 274-5660

LIVRES

ESSAIS QUÉBÉCOIS

Péril en la maison-des-hommes

ÇA ARRIVE AUSSI AUX GARÇONS
L'abus sexuel au masculin
Michel Dorais
VLB éditeur, Montréal, 1997
237 pages

L'affaire a fait récemment la manchette pendant plusieurs jours. Un joueur de la Ligue nationale (Sheldon Kennedy) révélait avoir été victime d'abus sexuels de la part d'un instructeur de hockey, inculpé et condamné depuis, alors qu'il était encore mineur. L'affaire n'est pas banale, surtout qu'elle se passe dans le monde macho du hockey, c'est-à-dire de notre sport national, là où les différends se règlent à coups de poing et de crosse (*sic*) où et la virilité ne souffre aucun écart. L'affaire n'est pas banale parce qu'elle met en lumière une situation que l'on croyait rarissime, un tabou social: le fait que l'abus sexuel, «ça arrive aussi aux garçons», pour reprendre le titre du dernier essai de Michel Dorais. A un garçon sur six plus précisément, selon les statistiques les plus récentes sur le sujet.



Robert Saletti

nombreux ouvrages sur la sexualité et l'identité masculines. Ça arrive aussi aux garçons est le bilan d'une étude dite qualitative menée auprès de trente jeunes hommes ayant été victimes, garçons, d'abus sexuels. Reprenant une méthode éprouvée dans ses ouvrages précédents, où s'entrecroisent témoignages des répondants et commentaires de l'analyste, Michel Dorais y interroge la manière dont ces victimes masculines construisent, tant bien que mal, leur identité, leur soi. Dans quelle mesure le traumatisme subi modifie-t-il leur développement cognitif et affectif? Quelles sont les conséquences de l'abus sexuel sur la conduite, l'orientation et l'identité sexuelles futures d'un garçon? Pourquoi certains reproduisent-ils sur de plus jeunes, plus tard, les abus qu'ils ont subis? Voilà les principales questions qui orientent la démarche du chercheur.

Motus et bouche cousue

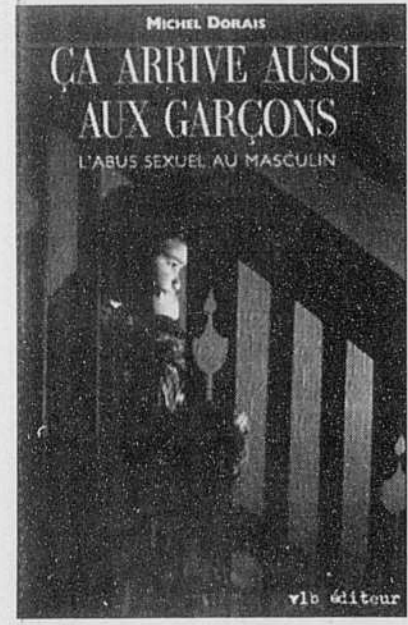
En définissant l'abus sexuel d'un enfant comme des «dénudations, atouchements ou rapports sexuels entre personnes de maturité psychique différente, alors que ces actes ne sont pas souhaités par la plus jeune d'entre elles et lui sont imposés par manipulation, abus de confiance, chantage, coercition, menace ou violence», le chercheur délimite une situation de domination qu'il est parfois malaisé de trancher au couteau (par exemple entre deux frères incestueux de, disons, 12 et 16 ans). Pour Michel Dorais, séparer le monde en victimes à 100 % passives et en agresseurs à 100 % actifs est illusoire. Mais s'il y a parfois un flou éthique autour de l'abus sexuel, le tabou social qui le recouvre comme une chape de plomb, lui, est indéniable. Et pour les jeunes garçons, le tabou est triple: tabou des rapports sexuels impliquant des mineurs, tabou de l'homosexualité et tabou de la vulnérabilité masculine. Dès lors, il n'est pas rare que l'injonction de l'agresseur, «ne le dis à personne», soit relayée par la victime quand il se confie à sa mère (ou à un chercheur): «Je te le dis à toi, mais ne le dis à personne.»



Michel Dorais

La presque totalité des répondants ayant participé à l'enquête se sont montrés réticents à révéler les abus subis et il leur a fallu souvent des années avant de pouvoir le faire... confidentiellement. Il est remarquable de constater à quel point l'abus sexuel sur des garçons — en particulier s'il est commis par des proches, ce qui est le cas le plus fréquent — continue d'être nié. Après avoir détaillé les types d'abus en fonction des critères de la famille (abus intra et extrafamiliaux) et des générations (inter et intragénérationnels) et constaté la diversité sociale des agresseurs (fermier, médecin, soldat, éducateur, policier, ouvrier, toujours des hommes), Michel Dorais trace le portrait psychosocial des victimes. Une conclusion s'impose d'emblée: le garçon victime d'abus vit au départ une situation familiale trouble. Le père est absent, indifférent ou violent, et le garçon est à l'affût d'une figure masculine attentive et gratifiante, ce dont l'agresseur peut profiter (y compris lorsqu'il s'agit de ce père même, ce qui arrive dans une bonne partie des abus au masculin). Dans ces circonstances, le garçon est vulnérable non seulement à l'abus mais aussi aux règles qui le couvrent: alliance dans le silence, chantage affectif, parfois économique, etc.

Pour Michel Dorais, séparer le monde en victimes à 100 % passives et en agresseurs à 100 % actifs est illusoire



Le livre-choc dont personne n'ose parler...
Pierre Lemieux
Tabac et liberté
L'État comme problème de santé publique
102 pages / 9,95 \$
Les Éditions Varia

La maison-des-hommes
C'est un des mérites de la méthode de Michel Dorais de contextualiser l'analyse et de ne pas s'enfermer dans les limites ponctuelles qui seraient celles du travailleur social. En plus d'écouter et de prendre des notes, Michel Dorais a lu. Des écrivains, des psychologues, des anthropologues. C'est d'ailleurs un regard anthropolo-

gique qui lui permet d'expliquer en partie l'interdit qui frappe l'abus sexuel des garçons. L'explication touche en fait à la notion de «maison-des-hommes», déjà mise à profit dans La Peur de l'autre en soi (VLB, 1994). La maison-des-hommes, c'est le lieu symbolique d'initiation aux modèles virils. De ce point de vue, la sexualité intergénérationnelle entre mâles — la pédophilie, si l'on veut — ne serait pas exceptionnelle dans l'histoire de l'humanité, on la rencontrerait aussi bien dans la Grèce antique que chez certaines peuplades de Nouvelle-Guinée. Elle serait l'un des rites de passage vers la maison-des-hommes et viserait la perpétuation de rapports sociaux et sexuels de domination. Aussi le garçon sexuellement abusé doit-il accepter ce qui se passe sans mot dire et se consoler à l'idée que son tour viendra un jour d'en faire autant. (Mais heureusement pour Denise Bombardier et autres chasseurs de pédophiles, la sexualité entre mâles de générations différentes n'est pas la seule forme d'initiation à la masculinité. Il y a aussi le hockey). Les abus sexuels, on le comprend aisément, laissent des séquelles. Les garçons victimes d'abus ont des sentiments contradictoires vis-à-vis de l'agresseur. Ils souffrent aussi de ce que Michel Dorais appelle une dissonance identitaire, soit une profonde discordance entre ce qu'ils sont et ce qu'ils voudraient être. Cette dissonance se manifeste sur plusieurs plans, ceux entre autres de l'identité

personnelle (qui suis-je?), de l'identité sexuelle (suis-je un vrai homme?) et de l'orientation sexuelle (suis-je homo ou hétéro?).

Pour étouffer cette dissonance, ils doivent alors développer des stratégies adaptatives. Celles-ci vont de la revictimisation (la victime recherche d'autres situations qui lui donnent l'occasion d'assumer son «destin» de victime) à la stratégie du passeur (la victime fait subir à d'autres, plus ou moins volontairement, ce qu'elle a elle-même subi), de la vengeance (la victime est un passeur conscient du mal qu'il fait) à l'érotisation de certaines composantes de l'abus ou au conformisme le plus plat (par une sorte de sublimation compensatoire). Ça arrive aussi aux garçons se termine sur des recommandations, le chercheur laissant le dernier mot au travailleur social. Pour améliorer le sort des garçons abusés, celui-ci mise sur des campagnes de prévention mieux ciblées, une meilleure formation des professionnels de la santé, un assouplissement du système judiciaire et la généralisation des démarches d'accompagnement. Depuis que Sheldon Kennedy a brisé le mur du silence, plusieurs hockeyeurs se cotisent à coups de centaines de milliers de dollars pour l'aider à mettre sur pied un grand centre d'aide pour les victimes d'abus sexuels. Ouverture d'esprit ou manière masculine (\$) de se donner bonne conscience?

ESSAIS POLITIQUES

Le talentueux financier

J.-LOUIS LÉVESQUE
Jules Bélanger
Montréal, Fides, 1996, 312 pages

GILLES LESAGE
DE NOTRE BUREAU
DE QUÉBEC

J.-Louis Lévesque a été un pionnier dans son domaine. Financier, homme d'affaires, philanthrope, «il fut le premier Canadien français à bien comprendre les rouages financiers qui existent au Canada». Le mot est de Paul Desmarais père, dont les premières grosses transactions furent financées par le fondateur du Crédit Interprovincial (devenu au fil des ans Lévesque Beaubien Geoffrion).

La vie de ce Gaspésien hors de pair avait de quoi attirer l'attention d'un compatriote. Educateur de carrière à Gaspé et historien chevronné, Jules Bélanger est déjà l'auteur de plusieurs ouvrages sur son «pays», dont Histoire de la Gaspésie (en voie de réédition). L'intérêt était d'autant plus vif que le précurseur et son futur biographe sont nés dans le même village, Nouvelle, où leurs familles étaient voisines et amies.

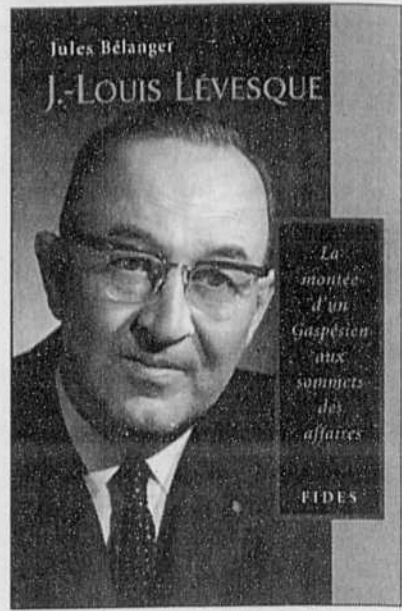
Entrepris en 1994 après la mort de M. Lévesque — il avait plus de 80 ans — l'ouvrage a bénéficié de la collaboration empressée de ses proches et de ses collaborateurs, qui ont donné accès à plusieurs documents intéressants et à des photos de famille. Il en résulte d'ailleurs un livre qui ressemble à un album de famille, comme l'hommage d'un amoureux fou de la Gaspésie — comme il a raison, d'ailleurs! — à un illustre aîné qui a tracé la voie à bien d'autres.

Fort justement, l'exergue évoque «la montée d'un Gaspésien aux sommets des affaires», la fierté et l'admiration que ce modeste et ingénieux concitoyen suscitait parmi les siens, auxquels il est resté attaché jusqu'à la fin.

L'auteur fait ressortir les diverses étapes de la brillante carrière d'un précurseur, son ambition, son instinct sûr, sa simplicité, sa modestie et sa générosité. La lecture est agréable et facile, ponctuée de nombreuses anecdotes sur le personnage, aux audaces calculées, toujours discret sur lui-même et sur ce qui le faisait vibrer. M. Bélanger respecte scrupuleusement cette retenue extrême et ne révèle rien qui pourrait contrarier, si peu que ce soit, les proches et les collaborateurs de son héros.

Rompu au négoce dès son plus jeune âge, vendeur né, M. Lévesque ne laissait rien au hasard, même au pinacle de sa carrière. «Travailleur infatigable, le patron contrôlé lui-même chacun des comptes de dépenses de ses vendeurs et il signe lui-même les états de commissions et les chèques correspondants.»

Avec de nombreuses sources et références, l'aimable biographe relève les nombreux bons coups de Louis Lévesque (on ne sait où ni comment le J. est apparu en cours de route): de Fashion-Craft à Blue Bonnets, de Dupuis & Frères au Palais



du commerce, en passant par les Valeurs Trans-Canada, Le Petit Journal et les compagnies d'assurances, il a brassé, comme on dit, de grosses affaires, souvent avec beaucoup de succès, connaissant parfois des déboires. Les uns et les autres sont évoqués simplement, l'inlassable promoteur s'en tirant toujours avec honneur.

«Le talentueux financier a tenu à partager en frère les fruits de sa réussite, écrit le biographe. Il s'est fait généreux philanthrope. Profondément attaché à ses origines à la fois acadiennes et irlandaises, il s'en est montré le digne descendant... Sa carrière et ses réalisations méritent amplement d'être connues, particulièrement en cette époque de morosité dont on dit qu'elle permet trop peu d'espoir à la génération montante. La carrière de Louis Lévesque, sa montée aux sommets des affaires, est exemplaire.»

L'INSTITUTIONNALISATION DU TERRITOIRE AU CANADA

Sous la direction de Jean-Pierre Augustin
Les Presses de l'Université Laval et Les Presses universitaires de Bordeaux, 1996, 258 pages

Dans un tout autre registre, signalons un recueil de textes qui font ressortir la pluralité des espaces de référence du politique canadien. Plusieurs nationalismes s'y affrontent: canadien, québécois, autochtone. La montée des régionalismes est évidente, notamment dans l'Ouest et au Québec, avec le fractionnement politique qui en résulte, ce que les professeurs Guy Gosselin et Gordon Mace appellent le localisme, surtout dans un pays à la «géographie monstrueuse» comme celle du Canada.

Tant et si bien dit, note le professeur Réjean Pelletier, que le territoire canadien est devenu de plus en plus suradministré. Au Québec, en particulier, on découpe le territoire de multiples façons et on se contente de superposer ces territoires sans que ce processus ne procède de véritables choix rationnels.

Faudrait-il, comme l'évoque le professeur Vincent Lemieux, réactiver le principe de subsidiarité et revoir le partage des compétences, non seulement aux plans fédéral et provincial, mais aussi à l'intérieur des provinces, surtout avec les régions administratives et les municipalités? Selon ce principe, compétences, financement et direction doivent être attribués à l'échelon le plus bas possible, à moins d'insuffisance patente à ce niveau. En pratique, c'est plutôt le principe de supériorité qui s'applique le plus souvent.

Chose certaine, ni la mondialisation ni le néolibéralisme, dont tout le monde se gargarise, n'a entraîné la mort du nationalisme et du régionalisme. Au Canada, la symbolique nationaliste et la référence régionale servent toutes deux à définir le territoire.

Des pistes de réflexion de la part d'une douzaine de spécialistes québécois et français, mais bien peu de solutions à la confrontation canadienne. À la logique territoriale des gouvernements à la base du système fédéral s'oppose de plus en plus la logique non territoriale des groupes qui défendent «leurs» droits à l'encontre des gouvernements, note M. Pelletier. Comment reconnaître dès lors la notion de société distincte ancrée territorialement et présentée comme une menace potentielle aux droits de ces groupes?

Paradoxe canadien. D'une part, la Charte de 1982 a un effet homogénéisant, uniformisant, sur la société canadienne, elle est un puissant instrument d'unité et sert d'assise à une citoyenneté canadienne basée sur la détermination de droits égaux; de l'autre, la Charte reconnaît et protège des groupes nommément identifiés, leur accorde des statuts spéciaux en dépit de cette logique d'égalité qui la fonde.

«Peut-être est-ce là la nouvelle façon de réconcilier l'unité et la diversité dans un régime fédéral par-delà le cadre territorial qui caractérise le fédéralisme?», se demande le politologue de Laval.

Grave question, qui fera certes l'objet de studieux colloques de la part de nos savants profs! Mais les réponses...

LA BONNE LITTÉRATURE CHEZ

NUMÉRO 1 SUR LA LISTE DES BEST-SELLERS!

UN PONT ENTRE LA SICILE ET LE QUÉBEC

SYMPATHIE POUR LE DIABLE
PAUL M. MARCHAND

«Un immense et épouvantable cri du cœur, à la fois coup de gueule et de grille, comme un règlement de compte avec la mort. (...) Cette symphonie lugubre regorge de tendresse.» Gilles Lesage, *Le Devoir*

Sympathie pour le diable, récit exactement horrifiant sur la mort, est une oeuvre qui s'inquiète magistralement de la vie.» Andrée Ferretti

«On détecte, derrière cet amoncellement, l'obstination de confronter le lecteur à un tableau désolant de la misère, à une violence inimaginable. À cet égard, le livre est réussi.» Pascale Navarro, *Voix*

OLIVO OLIVA
PHILIPPE POLONI

«Une écriture racée où se marient phrases courtes et efficaces, envolées philosophiques, descriptions et énumérations. (...) On aura eu le privilège d'être guidé par une des très belles plumes de la rentrée, dans un univers sicilien empreint de fantaisie, de cynisme et d'ingéniosité. Une fenêtre toute d'originalité perçant le voile de la violence.» Julie Sergent, *Le Devoir*

LANCTÔT ÉDITEUR

DANS LA «petite collection lanctôt»

Suzanne Lamy LA CONVENTION

Premier récit de fiction de Suzanne Lamy, décédé il y a dix ans. Cette «oeuvre majeure, magnifique, désormais essentielle», comme l'avait affirmé la critique Réginald Martel, est maintenant disponible en format de poche, préfacée par André Gervais

Hélène Pedneault LA DÉPOSITION

La première pièce de théâtre d'Hélène Pedneault, traduite en 5 langues et jouée plus de 500 fois dans 8 pays, est à nouveau disponible dans une nouvelle édition soignée. Une histoire policière à leur émotion.

LIVRES

LE FEUILLETON

Un voile levé sur la mystique arabe

LA NUIT DE L'ERREUR
de Tahar Ben Jelloun
éditions du Seuil, 1997, 313 pages



Jean-Pierre Denis

fil des mots, de la parole fluide du conteur, les terreurs et les grâces qui habitent chacun.

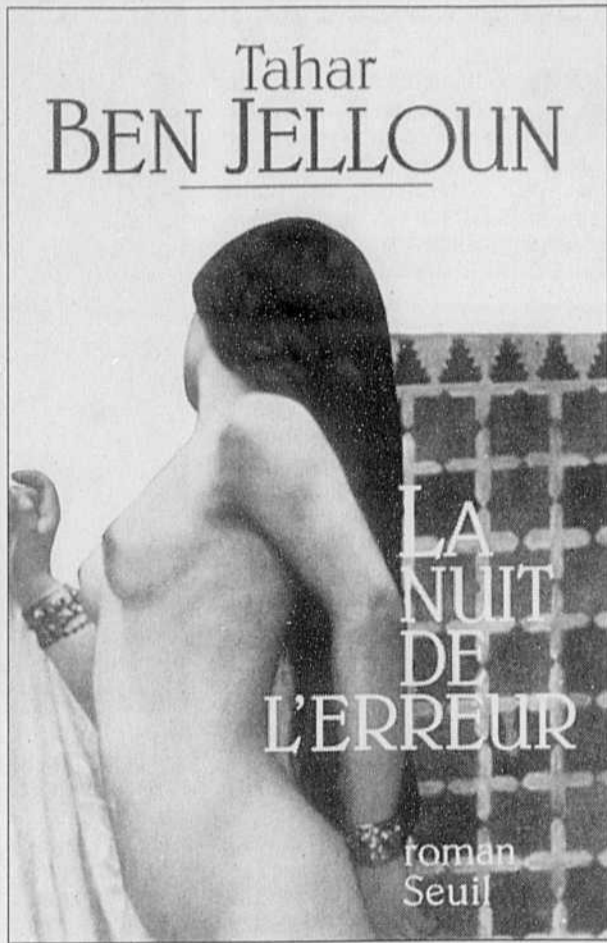
Un conte romancé

La Nuit de l'erreur s'ouvre sur l'évocation de Tanger, cette ville «hermaphrodite» qui, reléguant la côte espagnole avec nostalgie, n'a jamais été une ville comme les autres. Lieu de tous les trafics, de toutes les corruptions, de toutes les compromissions, lieu de mélange et de fantasmes sexuels, Tanger est une ville de passage, de contrebande, qui n'est pas sans rappeler le lieu de l'écriture. Elle est pourtant en train d'agoniser, de se banaliser sous les assauts répétés de la police qui tente de la nettoyer de tout ce qui échappe au contrôle du pouvoir et à la façade d'honnêteté qu'il cherche à se donner.

L'héroïne, Zina, qui va raconter son histoire, n'y est pas née. Elle vient plutôt de Fès où, plus qu'ailleurs, «les gens ont la passion de l'argent». Parce que le père de Zina a osé donner une somme d'argent au mouvement nationaliste pour l'indépendance, il est abandonné par son associé qui ne voit pas d'un bon œil qu'on mélange politique et affaires. Ayant perdu la vue parce qu'il ne veut plus voir ce qui le fait souffrir, le père décide de s'exiler avec la famille dans le nord, à Tanger. C'est là qu'il recouvre la vue, comme si le fait de sortir de Fès l'avait libéré de ce qui l'étouffait. C'est aussi là que la petite Zina, qui souffrait «d'absence» depuis sa naissance, va commencer à se transformer et à assumer son destin.

Née la «nuit de l'erreur» (au moment même où elle pousse son cri, son grand-père meurt), elle est celle par qui le malheur arrive. Mais elle est aussi, en vertu de cette malédiction, celle par qui la vérité surgit, celle qui peut retourner le mal contre ceux qui commettent l'injustice. Belle, d'esprit libre, qui n'admet aucun des interdits musulmans qu'on impose aux femmes, elle est un jour droguée, violée et battue par quatre hommes. C'est là qu'elle entreprend de se venger d'eux en n'utilisant comme seule arme que leur faiblesse, leur propre lâcheté. «Les femmes sont cruelles parce que les hommes sont lâches.» Là s'installe la légende de Zina, qui obsède la ville de Tanger et exacerbe les terreurs qui habitent l'imagination de ses habitants. Mais Zina ne se contente pas de sa seule vengeance. Elle transcrit minutieusement le récit de ses machinations dans des cahiers qu'elle transmet à un couple de conteurs qui en font le récit à travers le pays.

Nous retrouvons ainsi la tradition orale au cœur du roman. C'est d'ailleurs à partir de ce moment que, en tant que lecteur, j'ai été le plus séduit, que j'ai vraiment commencé à entrer dans le récit (tout le début, c'est-à-dire le premier tiers du roman, me paraissant un peu long, maladroit, indécis dans le genre). Récit qui devient donc la fiction d'une fiction, ou la fiction dans la fiction. Le pouvoir doit-il craindre celui qui invente des fictions, se demande Dhamane, le conteur manchot? «La réalité ne fait pas peur et ne dérange pas vraiment les gens. C'est la capacité de rêver et d'imaginer, le pouvoir d'inventer des personnages et de les rendre crédibles qui inquiètent les gens, ceux qui donnent des leçons de morale, gouvernement, lancent des anathèmes, condamnent à mort et promettent, en plus du paradis, une rançon (...) à celui qui accomplirait le devoir de liquidation du créateur de fictions.» Petit clin d'œil à Salman Rushdie, mais aussi, ailleurs, à Umberto Eco. «Aucune religion ne supporte le rire. Normal. Le rire, c'est le doute, c'est la liberté et le début de la déflagration.»



La passion féminine comme rédemption

Comme l'un de ses personnages, l'écrivain Salim (le seul de la bande qui n'ait pas assisté à l'orgie), pour qui écrire c'est «sortir de ses rêveries inutiles, passer de l'imagination aux faits, ou plus exactement, aller à la rencontre des faits pour les inclure dans son imagination». Ben Jelloun a besoin de mesurer son récit à l'aune de la réalité. D'où le recours au roman qui, par tradition, s'occupe du «réel» pour en dévoiler les failles, les hypocrisies, les injustices et les lâchetés, là où le conte joue davantage d'un imaginaire crypté, hors temps.

Résultat de cette concaténation, ou plutôt de ce jeu de vases communicants? Les personnages à qui il donne vie ont à la fois un état civil (réduit, il est vrai, à son strict minimum) et une réalité imaginaire, un statut d'être essentiellement fictif. À ce titre, ils sont avant tout des êtres nés de l'imagination de Zina et de tout ce qui peut trainer dans les réserves imaginaires qui parcourent l'inconscient collectif de ce pays. Zina le sait, qui les traite comme tels. «Tu n'es pas un personnage. Et si je t'ai convoqué, c'est pour te retirer définitivement du circuit.» Car il ne faut pas que la crapulerie atteigne ses histoires qui, alors, se détraqueraient, ne seraient plus racontables...

Si Ben Jelloun fait parfois des allusions assez directes au pouvoir politique et religieux, à la corruption qui règne dans le pays, il préfère cependant, comme Salim l'écrivain, être confronté à la seule difficulté qui guette celui-là qui s'enfonce dans les ténèbres de sa propre nuit: celle de savoir ce qu'il a retenu et appris de ses passions, si même il a eu le courage de les vivre. Zina est cette face obscure de la vie, son intrinsèque aussi, qui peut être mortelle. «Entre mourir sous la torture pour ses idées et se laisser ravager par la passion du corps féminin, j'ai vite choisi», conclut Salim qui est revenu de tout, surtout de ses engagements politiques qui n'ont jamais rien pu changer dans ce pays. Reste donc la femme, car ce qui arrive de plus intéressant aux hommes «ordinaires», ni bons ni mauvais, qui peuplent ce récit, c'est par les femmes que cela arrive. On reconnaît bien là Ben Jelloun qui semble vouer un culte indéfectible à la femme. Mais un culte, heureusement, que l'écriture vient tempérer en y mettant de la distance, de l'abîme... «C'est extraordinaire la puissance des mots - se dit Salim. Je me demande d'ailleurs si je n'écris pas pour rencontrer des femmes puis les quitter, et continuer ainsi indéfiniment (...) Moi, j'écris pour réussir mes ruptures amoureuses!» Hymne à la femme, ce roman insiste cependant sur la révolution intérieure, la seule que Salim juge acceptable, la seule qui ait le pouvoir d'éradiquer le mal en soi. Reste que la femme, ici, est la voie obligée du salut, de cette connaissance de soi qui n'est pas sans évoquer la mystique pratiquée depuis longtemps par les poètes arabes.

NOUVEAUTÉS

LITTÉRATURE



LES MEILLEURES NOUVELLES QUÉBÉCOISES DU XIX^e SIÈCLE
Introduction et choix de textes par Aurélien Boivin

Cette anthologie regroupe les meilleurs textes de vingt-cinq auteurs qui ont donné au récit bref ses lettres de noblesse. Une vision privilégiée sur un siècle haut en couleur.

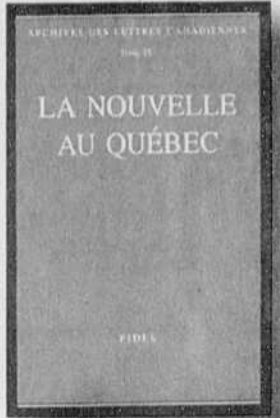
FIDES, 456 PAGES / 32,95 \$



LES MEILLEURS CONTES FANTASTIQUES QUÉBÉCOIS DU XIX^e SIÈCLE
Introduction et choix de textes par Aurélien Boivin

Les Louis Fréchette, Aubert de Gaspé et d'autres font vivre et revivre dans ces contes du XIX^e siècle, l'univers des êtres surnaturels puisés à la tradition orale du Québec, l'une des plus riches au monde.

FIDES, 368 PAGES / 27,95 \$



LA NOUVELLE AU QUÉBEC
Sous la direction de François Gallays et Robert Vigneault

Un aperçu de la production novellistique au Québec depuis les origines jusqu'à nos jours, accompagné d'études qui posent les jalons essentiels à la constitution d'une histoire de la nouvelle.

FIDES, COLL. ARCHIVES DES LETTRES CANADIENNES - 8
266 PAGES / 29,95 \$

ESSAIS



AUJOURD'HUI, LA MORT
Sous la direction de Serge Bureau

Michel Vovelle, Dominique Fernandez, André Comte-Sponville... abordent dans ces entrevues le sujet délicat de la mort que malaises et tabous emmentent trop souvent dans le silence.

FIDES, 304 PAGES / 25,95 \$



L'INSIGHT
Étude de la compréhension humaine
Bernard Lonergan

Pour la première fois traduit en français, *L'insight* est le maître ouvrage de Bernard Lonergan (1904-1984). Il y élabore une ambitieuse «méthode empirique généralisée» visant à donner un fondement à toutes les formes de connaissance.

BELLARMIN,
800 PAGES / 79,95 \$



LE NOUVEAU MONDE DES INFOSTRUCTURES
Michel Cartier

Quel est l'impact des nouvelles technologies sur la langue et la culture? Où allons-nous? Que serons-nous demain et qui seront les consommateurs? Cette réflexion solide explique les enjeux du nouveau monde des inforoutes et se veut un véritable outil de planification à l'aube du XXI^e siècle.

FIDES, 192 PAGES / 24,95 \$

HISTOIRE



LA SEIGNEURIE DE LA COMPAGNIE DES INDES OCCIDENTALES 1663-1674
Histoire de la Nouvelle-France IV
Marcel Trudel

Dans le prolongement des trois premiers volumes d'une collection qui s'inscrit désormais au rang des classiques, Marcel Trudel présente dans ce nouveau tome l'essentiel d'une époque d'effervescence du début de la colonie.

FIDES, 910 PAGES / 79,95 \$



TRÉSORS D'AMÉRIQUE FRANÇAISE
Sous la direction de Yves Bergeron

Ce magnifique ouvrage présente l'histoire des collections du Séminaire de Québec et témoigne de l'enracinement de la culture française en Amérique.

MUSÉE DE L'AMÉRIQUE FRANÇAISE/FIDES, 120 PAGES
COLL. IMAGES DE SOCIÉTÉS
17,95 \$



DE LA FAMILLE PLOUFFE À LA PETITE VIE
Les Québécois et leurs téléromans

Jean-Pierre Desaulniers

Préface de Gilles Pelletier

Jean-Pierre Desaulniers raconte, dans un ouvrage abondamment illustré où défilent des centaines de personnages attachants, l'histoire de cette passion que les Québécois entretiennent avec leurs téléromans depuis cinq décennies.

MUSÉE DE LA CIVILISATION/FIDES, 120 PAGES
COLL. IMAGES DE SOCIÉTÉS
17,95 \$

LIVRES ET MÉDIAS

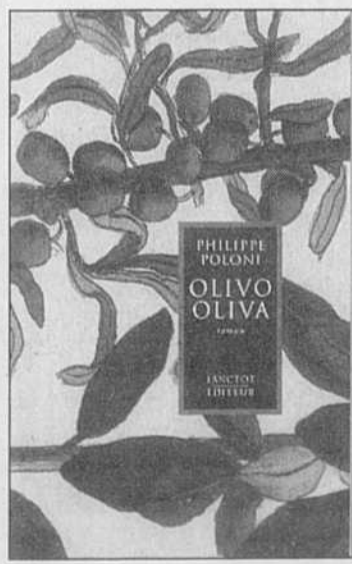
Télé. Sous la couverture, présentée demain, à 16h, à Radio-Canada, s'attardera aux ouvrages suivants: *Librement dit*, Carnets parisiens, de Claude Beausoleil; *Le Roi des ordures*, de Jean Vautrin. Vers où dois-je aller, de Mia Farrow; Quarante-quatre minutes quarante-quatre secondes, de Michel Tremblay; Jean Fugère commentera Education féline, de Bertrand Visage, et Qui a tué l'idiot, une bande dessinée signée Dumontheuil.

A Plaisir de lire, présenté demain, à 19h, à Télé-Québec, Danièle Bombardier s'entretient avec Michel Tremblay, qui vient de publier Quarante-quatre minutes quarante-quatre secondes, sur l'échec et l'homosexualité. Ensuite, Sophie Lorain parle de ses lectures favorites.

Radio. Aux P'tits bonheur d'occasion, diffusé à midi trente aujourd'hui sur les ondes de CIBL, Robert Chartrand reçoit Philippe Poloni, pour son livre *Olivo Oliva*.

A Dimanche Magazine, présenté demain de 9h à midi, à la radio AM de Radio-Canada, Léo Kalinda s'entretiendra avec Ahmedou Ould Abdallah, pour le livre *La Diplomatie pyromane*, qui traite de l'impuissance onusienne. L'entretien sera présenté vers 10h35.

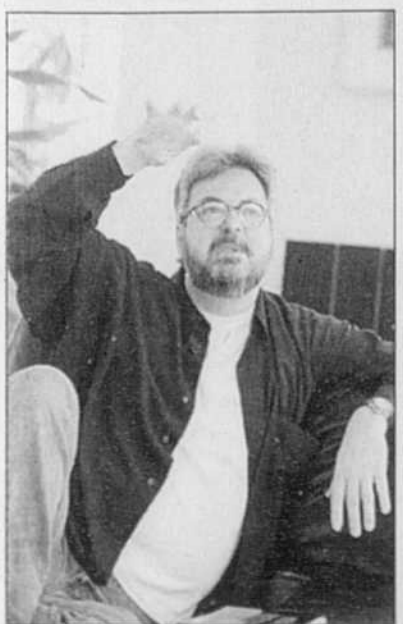
L'émission *Le Temps perdu*, diffusée demain à 15h à la radio FM de Radio-Canada, sera consacrée aux littératures de l'Afrique noire. Guy Ossito Midiohouan, professeur à la faculté des lettres, arts et sciences humaines de l'Université nationale du Bénin, sera le guide du parcours du paysage littéraire d'Afrique noire.



PQ-DE-SAC

Un livre sur les relations qu'entretient le Parti québécois avec les communautés ethniques et culturelles, qui dérange autant la vieille garde du PQ que les fédéralistes.

12,95 \$



JACQUES NADEAU LE DEVOIR
Michel Tremblay



Les Intouchables

FIDES

En vente chez votre libraire

LIVRES

LES PETITS BONHEURS

Un début dans la vie

À LA MERCI
D'UN COURANT VIOLENT

Henry Roth
Traduction de l'anglais par Michel Lederer, Seuil, collection «Points» Paris, 1997, 385 pages

Il est normal que l'on se passionne pour les œuvres littéraires. Ce sont elles qui nous font vivre une vie différente de la quotidienne, qui l'approfondissent, la transforment parfois et souvent la font paraître sous un jour nouveau.

Convient-il de s'intéresser en même temps au destin de ceux qui les font? Je n'en sais rien, mais je dois bien constater que plus j'avance en âge, plus la biographie des auteurs m'intéresse. Pas la nomenclature des dates, la liste des honneurs remportés, mais bien plutôt l'évolution d'une conscience. Voilà qui me passionne. A ce chapitre, la vie de Henry Roth est fascinante. Né en Autriche-Hongrie en 1906, il vit son enfance à New York. Ses parents connaissent le mode d'existence des émigrés. Ils sont pauvres, ils sont juifs.

En 1934, Roth publie un premier roman, *Call It Sleep*, traduit sous le titre de *L'Or de la terre promise*. On est en pleine dépression économique. Le livre a peu de succès, l'éditeur de Roth fait même faillite. On reproche à l'auteur de ce roman son penchant pour l'instrospection.

Il faut attendre 30 ans pour que le livre soit repris avec un succès inouï. On en vend un million d'exemplaires. On croit son auteur mort. Il l'était en quelque sorte, naviguant de dépression en dépression, exerçant de petits métiers d'occasion. Il fut tour à tour guetteur de feux forestiers, aide-plombier, infirmier dans un hôpital psychiatrique, puis fermier. En réalité, c'est le traitement d'institutrice de sa femme qui permet au foyer de subsister.



Gilles Archambault

Ce n'est que 15 ans plus tard que Roth se remet sérieusement à l'écriture romanesque. Il a 73 ans. Sa santé est parfois chancelante, mais au moins sait-il qu'il est un des écrivains marquants de la littérature américaine. De cette entreprise sortiront deux romans, *A la merci d'un courant violent* et *Un rocher sur l'Hudson*. Ces deux récits sont autobiographiques et relatent les débuts dans la vie d'un enfant puis d'un adolescent.

Un clone de l'auteur

Nul doute, Ira est un clone de l'auteur. Au début du roman qui nous concerne, il a six ans. Ses parents habitent pour commencer dans l'East Side de New York. Très tôt toutefois, ils s'installent dans la partie irlandaise de Harlem. Ils y survivent à peine. Le père est violent, maladroit, constamment à la recherche de recettes qui sortiraient sa famille des soucis matériels. Sa mère est douce mais pleinement consciente de ses devoirs maternels.

Tout ce petit monde baragouine l'anglais, communique en yiddish et souhaiterait bien connaître l'hébreu. On se sent — avec raison — frappé d'ostracisme par les Irlandais. Mais

cela vaut mieux à leurs yeux que la vie dans les ghettos de l'Europe. Les juifs sont mal acceptés ou tout bonnement refusés dans certains postes de la hiérarchie américaine, mais on espère que tout changera.

Eli a, quant à lui, des préoccupations plus immédiates. Il doit apprendre à se détacher du cocon familial et à affronter le monde. La rue dans ce Harlem des années 1912-19 est pour Eli pleine de tentations et de dangers. D'avoir été accosté par un agresseur sexuel, d'avoir eu à subir les assauts d'un instituteur pédéraste, il retient un certain dégoût des choses de la chair.

Autour de cet enfant se déploie une humanité haute en couleurs. On ne fait pas dans la dentelle. Il faut se débrouiller, faire son chemin. On se débrouille comme on peut. A la fortune du pot. Si l'oncle Moe a la manière, le père d'Eli échoue dans tout ce qu'il entreprend, colérique, fantasque, essentiellement vaincu.

Il y a de l'humour dans la recreation de ce monde de l'enfance. Du véritable humour, inspiré par l'amour des êtres. Aucun effet n'est recherché. On sourit souvent. Tout en se disant que ce sourire est essentiellement mélancolique. Malgré soi, on songe à Antoine, personnage des *Thibault* de Roger Martin du Gard. «Des millions d'êtres se forment sur la croûte terrestre, y grouillent un instant, puis se décomposent et disparaissent, laissant la place à d'autres millions qui demain se désagrégeront à leur tour.»

L'inutilité de tout

La fascination qu'exerce sur le lecteur *A la merci d'un courant violent* vient justement de ce qu'il s'aperçoit que l'auteur qui revivait son enfance est habité par la conscience de l'inutilité de tout.

Avant de retourner en poussière, le vieil homme revivait les jours de l'enfance. Le vieil écrivain s'adresse à son ordonnateur, qu'il appelle l'Écclésiaste. Il fait allusion à Joyce, s'interroge au sujet de leurs projets communs. L'auteur d'*Ulysse* avait délaissé l'Irlande. Lui, Roth, n'avait-il pas délaissé le monde de son enfance?

Il y a également dans ce roman une évocation de la femme du narrateur. Pianiste, comme l'était l'épouse de Roth, elle apparaît comme la compagne fidèle, irremplaçable. En quelques lignes d'une profonde vérité nous est présentée une femme plus très jeune mais qui a conservé la fascination première. Elle est la femme indispensable.

En exergue à son roman, Roth cite Shakespeare. Dans *Henri VIII*, cet extrait: «Mon orgueil gonflé d'air a fini par crever sous moi, et me laisse maintenant épuisé et vieilli par les labeurs, à la merci d'un courant violent qui doit m'engloutir à jamais.» Roth ajoute que s'il a été quant à lui à la merci d'un courant violent, ce dernier a eu pitié de lui. Il en est résulté de toute manière un roman d'une grande beauté, dérangeant et sublime parfois.

THE VOICE OF THE PEOPLE

Public Opinion and Democracy
James S. Fishkin
Yale University Press
New Haven, 1995, 204 pages

Certains livres traînent sur votre bureau en vous regardant d'un air réprobateur: «Quoi! Tu ne m'as pas encore lu?» *The Voice of the People* de l'Américain James Fishkin me faisait la gueule depuis plusieurs mois et je profite de ce début d'année où le flot des livres nouveaux n'a pas encore commencé à déferler pour vous en parler. C'est du reste une de mes premières incursions américaines depuis un bout de temps. J'en suis bien heureux. Hello America!



Antoine Robitaille

L'ouvrage de Fishkin porte sur un problème démocratique éternel, c'est-à-dire cerner la volonté populaire qui, en démocratie, est censée être souveraine.

Le principe est d'une simplicité exemplaire: «Vox populi, vox dei», voilà. Son application, depuis la toute première démocratie à Athènes, l'est pourtant un peu moins. Plusieurs questions se posaient à l'époque et se posent encore: qui compose le peuple? Tous les citoyens doivent-ils absolument participer à toutes les décisions? Si non, un groupe peut-il s'exprimer au nom du peuple? Comment sera-t-il sélectionné? Quand doit-il s'exprimer? La volonté de la majorité est-elle en tout temps la volonté du peuple?

Aujourd'hui, on ne compte plus les moyens dont on dispose pour connaître l'opinion du peuple, (si tant est qu'une telle chose préexiste à toute consultation): élections, référendums, audiences publiques, états généraux, focus groups, etc. Les politiciens contemporains sont souvent plus enclins à suivre servilement différents reflets d'une opinion publique qu'à gouverner. Il n'en a pas toujours été ainsi.

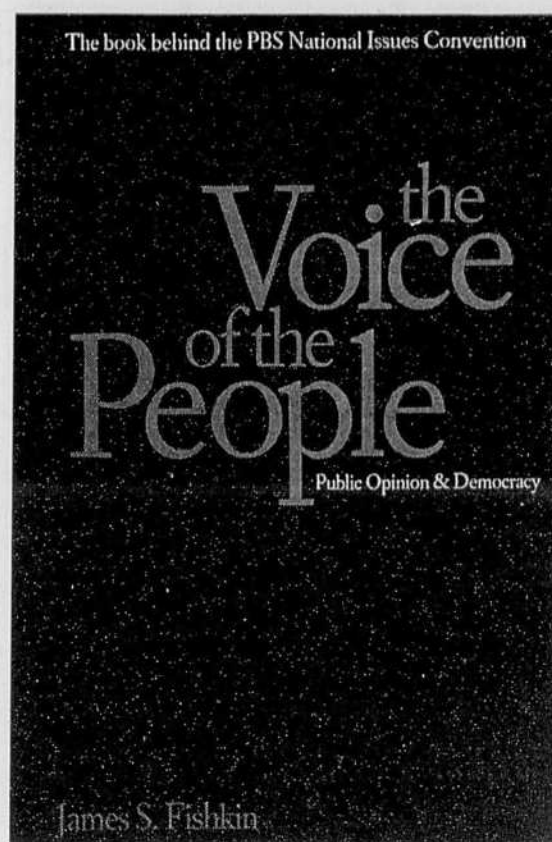
Fishkin rappelle que les pères fondateurs de la démocratie américaine ont eu de longs débats (cristallisés dans les *Federalist Papers*) sur la question de la souveraineté du peuple. Deux grandes écoles s'opposaient: les fédéralistes et les anti-fédéralistes. Les premiers, dont Alexander Hamilton, étaient centralisateurs et méfians des passions populaires. Les seconds plaidaient pour l'autonomie des républiques et mettaient l'accent sur les délibérations en chair et en os, et sur la participation des citoyens.

Quatre principes

James Fishkin ne prend pas vraiment parti dans ce débat encore très vivant aux États-Unis. Il prétend faire une synthèse de ces courants en retenant, de chaque côté, deux grands principes: «Des fédéralistes, nous retenons l'importance de la délibération et la peur de la tyrannie; des anti-fédéralistes, nous retenons les principes de la participation politique des citoyens et l'égalité politique.» Fishkin rappelle que la démocratie

ESSAIS ÉTRANGERS

Les voies du peuple



Le sondage scientifique permettrait d'effectuer des référendums en modèle réduit, en surmontant le fait que les nations modernes sont trop peuplées pour se réunir en un seul endroit.

Fishkin démontre que Gallup a eu raison: les sondages politiques sont comme des référendums que les politiciens consultent frénétiquement. L'ennui est que cette technique sape la possibilité de tout débat. Ce sont des référendums menés en secret! Les sondeurs interrogent des citoyens au téléphone, entre deux bouchées du repas du soir. Que les sondés réfléchissent et s'informent un peu sur le sujet, et on dira que la technique est faussée.

ne connaît pas de solution finale, que la réalisation de ces quatre objectifs sera toujours à faire. Il note aussi qu'il y a eu de grands progrès démocratiques, aux États-Unis dans le dernier siècle, notamment du côté de l'égalité: l'accession des femmes et des Noirs à la citoyenneté. Aujourd'hui, il croit que certains changements sont nécessaires et que, grâce à la technologie et à la hausse du niveau général d'éducation, des progrès sont à portée de main.

Sa critique du système actuel est plutôt habituelle: il déplore, à notre époque, l'avènement d'une démocra-

C'est ici que Fishkin se fait voir original et constructif. Étant donné qu'on ne peut faire disparaître ni les sondages ni les médias, il propose qu'on s'en serve pour améliorer la démocratie contemporaine! Comment? En faisant des sondages délibératifs, (deliberative polls), une technique sophistiquée fondée sur la thèse suivante: si un échantillon de personnes choisies au hasard peut donner une image fidèle de l'opinion superficielle de l'ensemble, le même microcosme, soumis à un exercice d'information et de délibération de quelques jours, pourra donner une idée de ce que serait l'opinion du peuple entier s'il avait pu débattre des questions.

Le sondage délibératif se fait donc en deux temps. D'abord, Fishkin interroge à chaud les membres de l'échantillon. Puis, il envoie une information impartiale aux gens en les invitant, le temps d'une fin de semaine, à discuter, débattre et interroger des experts sur ces questions. Les résultats sont présentés à la télévision dans le but de court-circuiter le processus habituel où les médias se font le relais des politiciens, qui obéissent à des sondages traditionnels, qui sont le reflet des médias, qui...

Les expériences de Fishkin (il en a fait sept, jusqu'à maintenant, sur des sujets comme l'avenir de la monarchie anglaise et l'électricité au Texas) ont eu le soutien de plusieurs grands médias comme PBS et Channel 4. *The Economist* a jugé concluant un tel sondage mené en Angleterre sur l'avenir de la monarchie. Cerner la volonté populaire est sûrement un défi insurmontable, et en cette matière, approximations et interprétations sont la norme. Mais toute pensée et toute action modérée, qui visent à encourager la délibération rationnelle et l'éducation politique, devraient être célébrées et appuyées.

C'est assurément ce que les propositions de James Fishkin méritent. Pour plus de détails, voir: <http://web-cr01.pbs.org/nic/fishkin.html>

Pour joindre l'auteur de cette chronique: arobitaille@sympatico.ca

Le sondage délibératif serait un outil valable pour améliorer la démocratie contemporaine

HENRY ROTH
A LA MERCI
D'UN COURANT VIOLENT



PAVILLON DES ARTS DE STE-ADELE
présente en collaboration avec



Richard Raymond, piano

ANIMATEUR

Yves Beauchemin

À GAGNER

ACCENT 3 DR GL 1997

Tirage le 26 avril

Taxes en sus

Samedi 1^{er} mars à 20 h

Les règlements du concours sont disponibles au Journal de Montréal

Billet: 25\$ (incluant vin & fromage après le concert)

RÉSERVATION: (514) 229-2586

Journal de Montréal

1364, chemin Ste-Marguerite (sortie 69 de l'autoroute des Laurentides)

Pour suivre l'actualité au jour le jour...



Le Devoir, le 17 janvier 1997



Le Devoir, le 29 janvier 1997



Abonnez-vous dès maintenant et recevez le *Devoir* à votre porte avant 7h du lundi au vendredi et 9h le samedi

985-3355

Téléphonez au 985-3355 Extérieur de Montréal au 1-800-463-7559

LE DEVOIR

à suivre...

DEUX OU TROIS FEUX

Élise Turcotte
POÈMES

Jocelyne Alloucherie
PHOTOGRAPHIES



Lancement le jeudi 27 février 1997, à 17 h

aux éditions Dazibao, collection Des photographes

72 pages, dont 10 photographies en bichromie, hors-texte, dans une conception graphique de Joanne Véronneau

22\$

DAZIBAO

4001, rue Berri, espace 202, Montréal (Québec) H2L 4H2

LE DEVOIR À LA TÉLÉVISION

SAMEDI

NOS CHOIX

LE BUS MAGIQUE

Une bonne émission pour les petits, qui permet de se familiariser avec le monde de la science en s'amusant.

Canal Famille, 7h30

RAISON PASSION

Denise Bombardier reçoit Simone Weil, écrivaine, philosophe et femme politique française.

Radio-Canada, 18h30

LA MÉMOIRE DES BOÎTES À CHANSONS

La série reprend Jean-Guy Moreau anime et reçoit Raoul Duguay, Georges Langford et Sylvie Tremblay.

Canal D, 20h

CONCERT PLUS

La soirée est consacrée au groupe Nirvana, dont le chanteur était Kurt Cobain.

MusiquePlus, 20h

ANNA 6-18

Merveilleux film du non moins merveilleux Nikita Mikhalkov. Anna, c'est la fille du cinéaste, filmée depuis sa tendre enfance jusqu'à l'âge adulte.

Télé-Québec, 20h30

CINÉMA

AU PETIT ÉCRAN



MON FANTÔME D'AMOUR

(4) (Ghost) É.-U. 1990. Drame fantastique de J. Zucker avec Patrick Swayze, Demi Moore et Whoopi Goldberg. Devenu un fantôme après son assassinat, un jeune cadre se sert d'un faux médium pour contacter sa compagne aux prises avec des criminels.

TVA 20h30

LE CAHIER VOLE

(4) Fr. 1992. Drame de meurtres de C. Lipinska avec Elodie Bouchez, Edwige Navarro et Benoît Magimel. A la Libération, la fille d'un cafetier de village qui est aimée par deux amis d'enfance leur préfère une copine de classe.

SRC 22h45

SOLEIL TROMPEUR

(3) Russe. 1994. Drame psychologique réalisé et interprété par Nikita Mikhalkov avec Oleg Menchikov et Ingeborga Dapkounaite. En 1936, alors qu'il passe un dimanche en famille, un colonel soviétique voit débarquer l'ancien amant de sa femme qu'il avait jadis contraint à l'exil.

TQ 23h10

CANAUX	16h30	17h00	17h30	18h00	18h30	19h00	19h30	20h00	20h30	21h00	21h30	22h00	22h30	23h00	23h30
SRC	2 (2) 4 (4) 6 (6) 7 (7) 9 (9) 11 (11) 12 (12) 13 (13)	L'Arche de Noé	Branché Impact	Simplement la vie (12) (13) Passion plein air	Le Téléjournal	Raison Passion / Simone Weil	Jeux d'enfants	Hockey / Maple Leafs - Canadiens			Le Téléjournal	Les Nouvelles du sport (22-23)	Cinéma / LE CAHIER VOLE (4) avec Elodie Bouchez, Edwige Navarro (22-45)		
TVA	4 (4) 5 (5) 6 (6) 7 (7) 8 (8) 9 (9) 10 (10) 11 (11) 13 (13) 40 (40)	Le Championnat des quilles (16:00)	Vins et Fromages	Fleurs et Jardins	Le TVA	Cinéma / ROCK'N NONNE (5) avec Whoopi Goldberg, Maggie Smith			Cinéma / GHOST (4) avec Patrick Swayze, Demi Moore			Le TVA / Sports / Loteries (23-44)	Cinéma / EXTREME LIMITE (4) avec K. Reeves, P. Swayze (23-57)		
IQS	15 (15) 17 (17) 24 (24) 30 (30) 46 (46)	Albert, le 5e mousquetaire	Les Misérables	Il était une fois... les découvreurs	Skippy	Épopée en Amérique		Québec plein écran		Cinéma / ANNA (3) Documentaire			Cinéma / SOLEIL TROMPEUR (3) avec Nikita Mikhalkov, Oleg Menchikov (22-13)		
CBC	20 (20) 35 (35) 49 (49)	Pub	Habitation	Gr. Journal (4) Hebdo (17:40)	Les Simpson	Cinéma / LE LIVRE DE LA JUNGLE (4) avec Jason Scott Lee, Cary Elwes			Cinéma / LE MASQUE (4) avec Jim Carrey, Cameron Diaz			Box Office (22-41)	Le Grand Journal (23-11)	@ Arobas (23-41)	
CIV	5 (5) 6 (6)	Alpine Skiing			News	Busy Bodies	Wayne &...	Hockey / Maple Leafs - Canadiens			Hockey / Canucks - Kings				
ABC	8 (8) 13 (13)	Sprint Speed Skating (15:00)	Roadcrew	Home Improv.	Newsline			Entertainment Now	Dr. Quinn, Medicine Woman	Special Presentation / The Thorn Birds: The Missing Years (1/2)			CTV News	News	
NBC	12 (12)	World Championship Wrestling			Pulse	Hockey World		Star Trek: Voyager	Early Edition					Pulse	
PBS	8 (8) 13 (13)	Wide World of Sports			News	ABC News		Wheel of...	Jeopardy					News	Psi Factor
CBS	22 (22)				ABC News	Pub		Star Trek: Deep Space Nine						Baywatch	Hard Copy
NBS	3 (3) 8 (8)	Olympic Winterfest / Ski alpin			News	CBS News		Entertainment this Week	Dr. Quinn, Medicine Woman	Early Edition	Walker Texas Ranger			News	Hercules
SRC	5 (5) 10 (10)	College Basketball / Providence - Notre-Dame (16:00)				NBC News		Wheel of...	Jeopardy						Cinéma (23:35)
ONT	33 (33) 57 (57)	Points North	Antiques Roadshow	Lawrence Welk Show	Austin City Limits			Keeping Up... Manor Born	World of National Geographic	Record Row... Rhythm & Blues	Cinéma / BREATHLESS (2)				
PBS	6 (6) 24 (24)	Rail... (16:00)	Washington	Wall Street...	N.Y. Week	Inside Albany	The Editors	McLaughlin...	Fools & Horses	Thin Blue Line	Cheff	Blackadder	Murder Most...	Women of Country	
CBS	6 (6) 24 (24)	Hockey (14:00)	Bugs & Tweety	News	Focus Ontario	Psi Factor			The Adventures of Sinbad	Early Edition	Red Green	The Simpsons	Global News	Sat. Night Live	
NBC	TSN	Polka Dot	Disney...	Kratt's Creat.	Press Gang	Just William	National Geographic		Cinéma / THE 7th VOYAGE OF SINBAD (4)	Conver. (21:35)	Cinéma / THE 3 WORLDS OF GULLIVER (4)	Mystery (23:40)			
CBS	RDS	Curling / Tournoi des coeurs (15:30)			Sportsdesk	NHL Saturday	Golf / Sr. PGA		Curling / Scott Tournament of Hearts						
ABC	TV5	Vins et...	Journal suisse	Pyramide...	Portrait d'artiste	Coup de coeur	Journal FR2	Le Coeur au show	Le Studio		Télécinéma	La Vie d'artiste	Journal belge	Bon Week-end	
CBS	CF	Joy. Naufragés	Radio Enfer	Chair de poule	Mutants de...	Les Sentinelles de l'air									
NBC	MP	Vox Pop	Cimetière CD	Fax	Box-office	Perfecto		ConcertPlus / Nirvana Live!	Musique vidéo	Bouge de là				Groove	
PBS	MM	VideoF. (14:30)	Daily R.S.V.P.	MuchMegaHits	Fax	Spotlight	Start Me Up		Electric Circus		Fax	Spotlight			
CBS	SE	Aventure en coulisse (15:20)	L'Épidémie (17:15)					L'Histoire sans fin III (19:25)	Complot dans la ville				L'Imitateur (22:55)		
ABC	YTV	Mr. Magoo	Reboot	Beasties	Stickin' Around	Flipper		Goosebumps	Are You Afraid of the Dark?	Dracula	Hidden City	Mighty Hercule	Maniac...	PJ Katie's Farm	
NBC	RDI	Bul. de santé	Aujourd'hui	Bull. jeunes	Branché	Griffe	Monde ce soir	Jrnl du siècle	Grands Reportages	Le Journal RDI	Entrée des...	Le Téléjournal	Point fin. (22:21)	Le Téléjournal	Griffe
PBS	D	Ciné...	Monde et Mystères	Samedi de rire	Animalier	Le Goût du monde / Andalousie	Mémoire des boîtes à chansons	La Famille Getty					Ciné...	Navarro	

Classification des films: (1) Chef-d'œuvre — (2) Excellent — (3) Très bon — (4) Bon — (5) Passable — (6) Médiocre — (7) Minable

Québec plein écran
avec Anne-Marie Dussault

Une analyse solide de l'actualité et des enjeux sociaux.
Des reportages qui poussent plus loin.
Invité: Jacques Lacoursière, historien.

ce soir 19h30

VOYEZ LOIN

DIMANCHE

NOS CHOIX

SCULLY RENCONTRE

Robert Guy Scully s'entretient avec Jane Fonda.

Radio-Canada, 11h30

UN MONDE DE CHIEN

Making of et premier épisode d'un téléroman où les acteurs sont des chiens. Décidément, les producteurs ne savent plus quoi inventer!

TVA, 18h30

LES ENFANTS D'UN SIÈCLE FOU

Première de deux émissions sur l'ambiance des années 70.

Radio-Canada, 20h

BOUILLON DE CULTURE

Bernard Pivot reçoit Jean-François Revel, à l'occasion de la sortie de son livre Mémoires, le voleur dans la maison vide.

TV5, 20h30

MADE IN QUÉBEC

Reportage.

Radio-Canada, 22h20

CINÉMA

AU PETIT ÉCRAN



VRAI MENSONGE

(4) (True Lies) É.-U. 1994. Comédie de J. Cameron avec Arnold Schwarzenegger, Jamie Lee Curtis et Tom Arnold. Sur les traces d'un dangereux terroriste, un agent secret néglige sa mission afin d'espionner sa femme infidèle.

TVA 20h

MINA TANNENBAUM

(4) Fr. 1993. Comédie dramatique de M. Dugowson avec Romane Bohringer, Elsa Zylberstein et Jean-Philippe Ecoffey. Les hauts et les bas de l'amitié entre deux jeunes Parisiennes juives néés le même jour à la fin des années 50.

TQ 20h30

LE DERNIER DES HÉROS

(4) (Last Action Hero) É.-U. 1993. Comédie fantaisiste de J. McTiernan avec Arnold Schwarzenegger, Austin O'Brien et Charles Dance. Grâce à un billet magique, un garçon est projeté à l'intérieur du film d'action de son héros préféré.

TQS 21h

SAMMY ET ROSIE S'ENVOIENT EN L'AIR

(3) (Sammy and Rosie Get Laid) G.-B. 1987. Drame de meurtres de S. Frears avec Shashi Kapoor, Frances Barber et Ayub Khan Din. A Londres, une jeune couple qui vit avec une grande liberté de meurtres accueille le père du mari, un politicien pakistanais.

SRC 23h20

CANAUX	16h30	17h00	17h30	18h00	18h30	19h00	19h30	20h00	20h30	21h00	21h30	22h00	22h30	23h00	23h30
SRC	2 (2) 4 (4) 6 (6) 7 (7) 9 (9) 11 (11) 12 (12) 13 (13)	Sous la couverture (16:00)	La Course Destination Monde	Le Téléjournal	Découverte (18:15)	Juste pour rire		Les Beaux Dimanches / Les Enfants d'un siècle fou (1/2)	Les Beaux Dimanches / Dossier: face à face avec un meurtrier sexuel	Le Téléjournal	Troc: Made in Québec (22:10)		Sport (23:40)		
TVA	4 (4) 5 (5) 6 (6) 7 (7) 8 (8) 9 (9) 10 (10) 11 (11) 13 (13) 40 (40)	Cinéma / DANGER SOUS LE SOLEIL (6) avec Terry "Hulk" Hogan, Chris Lemmon (16:00)		Le TVA	Un Monde de chiens	Drôle de vidéo		Cinéma / VRAI MENSONGE (4) avec Arnold Schwarzenegger, Jamie Lee Curtis			Le TVA / TVA Sports (23:25)		Loteries (23:44) / Complètement marteau (23:51)		
IQS	15 (15) 17 (17) 24 (24) 30 (30) 46 (46)	Cinéma / ALADIN ET LA LAMPE MERVEILLEUSE (4) (16:00)	Pub	Science-fiction	Pignon sur rue	Le Corps humain	Plaisir de lire	Commission Mongrain / La Pédophilie		Cinéma / MINA TANNENBAUM (4) avec Romane Bohringer, Elsa Zylberstein			Cinéma / JEUNE WERTHER (23:45)		
CBC	20 (20) 35 (35) 49 (49)		Pas si bête que ça!	Grand Journal (2) Zap (17:40)	Artiste au menu / Fabienne Larouche	Rumeurs	Hercule	L'Heure JMP / En provenance de l'aréna Robert-Guertin à Hull	Cinéma / LE DERNIER DES HÉROS (4) avec Arnold Schwarzenegger, Austin O'Brien		Le Grand Journal (23:45)				
CIV	5 (5) 6 (6)	Curling (13:30)	Music Works	Street Cents	World of Disney		Wind at My Back	Cinéma / PROMISE THE MOON avec Henry Czerny, Colette Stevenson	Sunday Report	Venture (22:25) Nation's (22:53)	Sunday Night	Country Beat (23:45)			
ABC	8 (8) 13 (13)	Basketball / Cavaliers - Grizzlies (15:00)	Brotherly Love	FT Fashion	Newsline	Home. Cafe	America's Funniest Home Videos	Drew Carey	Ellen	The Thorn Birds: The Missing Years (2/2)	CTV National News	Nightline			
NBC	22 (22)	Chrysler Tucson Open Golf (16:00)			News	ABC News		Evolution of a Wildlife Artist			News	Pulse			
CBS	3 (3) 8 (8)	Olympic Winterfest / Ski alpin			ABC News	M*A*S*H		The World's Deadliest Volcanoes	Cinéma / VOLCANO: FIRE ON THE MOUNTAIN. avec Dan Cortese, Cynthia Gibb		News	Pub			
PBS	5 (5) 10 (10)	Basketball / Knicks - Lakers OU Supersonics - Jazz (15:00)			À comm.	News	Dateline NBC	Cinéma / SCHINDLER'S LIST (2) avec Liam Neeson, Ben Kingsley			News	Extra Weekend			
ONT	33 (33) 57 (57)	Adam Smith	No Price too High	Adv. from the Book of Virtues	Natural World	Naturescene	Nature / A Lemur's Tale	Edward on Edward			Mystery! / Inspector Morse (22:35)				
PBS	6 (6) 24 (24)	Upstairs (16:00)	In the Prime	Travels Europe	...Across Am.	Ancestors	All Creatures Great and Small	Lena Home: In her Own Voice	Great Performances	Plácido Domingo: ...the Opera	Cinéma / DARLING CLEMENTINE				
CBS	TSN	Ace Ventura	Bugs and Tweety Show	News	Sportsline	60 Minutes	The 'X' Files	The Outer Limits			News	Sportsline			
NBC	RDS	Adv. Intrepids	Pumped!	Kratt's Creat.	Cinéma / HANS CHRISTIAN ANDERSEN (4) avec Danny Kaye	Heartbeat / Charity Begins at...	National Geographic	Allan Gregg	Dialogue	Mistresses					
ABC	TV5	Curling / Scott Tournament of Hearts (15:30)			Sportsdesk	Powerboat	Golf / Sr. PGA	Curling / Tournoi des coeurs							
CBS	CF	Hockey pee-wee (15:30)	Ski Mag	Monde du sport	Sports 30 Mag	Surf des neiges	Golf / Invitation American Express								
PBS	MM	Monde (15:30)	Journal suisse	30 Millions...	L'École des...	Gr. Tourisme	Journal FR2	La Tournée du grand Duc	Bouillon de culture	7 sur 7 (21:35)	Journal belge	Savoir plus			
CBS	SE	Joy. Naufragés	Ma sorcière...	...petite peste	Les Intrépides	Les Sentinelles de l'air	Le Studio								
ABC	MP	Partridge...	Flashback		Tubes...1980	Musique vidéo		Rockumentaire: au-delà du délire	QuébecPlus		Rockumentaire: au-delà du délire				
NBC	MM	AIMusic III (16:00)			Best of the 1996 MuchMusic Laugh-a-thon						AIMusic III				
PBS	YTV	Légendes d'automne (15:25)	Une Histoire vécue: Margaret Sanger (17:40)		L'Aigle de fer IV (19:20)			Bio-Dôme			L'Amour en cage (22:35)				
CBS	RDI	Wizard of Oz	All Dogs Go...	Charlie Brown	Beatrix Potter	My Hometown	Flipper	Little House on the Prairie	Rough Guide	The Hit List	Dunk Street	Super Dave...			
NBC	D	Jrnl du siècle	Aujourd'hui	Bull. jeunes	Espace libre	Griffe	Monde ce soir	Plein les bras	Grands Reportages	Le Journal RDI	Scully RDI	Point de presse	Second Regard	Le Téléjournal	Le Point

Classification des films: (1) Chef-d'œuvre — (2) Excellent — (3) Très bon — (4) Bon — (5) Passable — (6) Médiocre — (7) Minable

LES ARTS
ARTS VISUELS

Immensités

Gauthier renoue avec le mythe de la machine quand Ashton puise directement dans la tradition du paysage

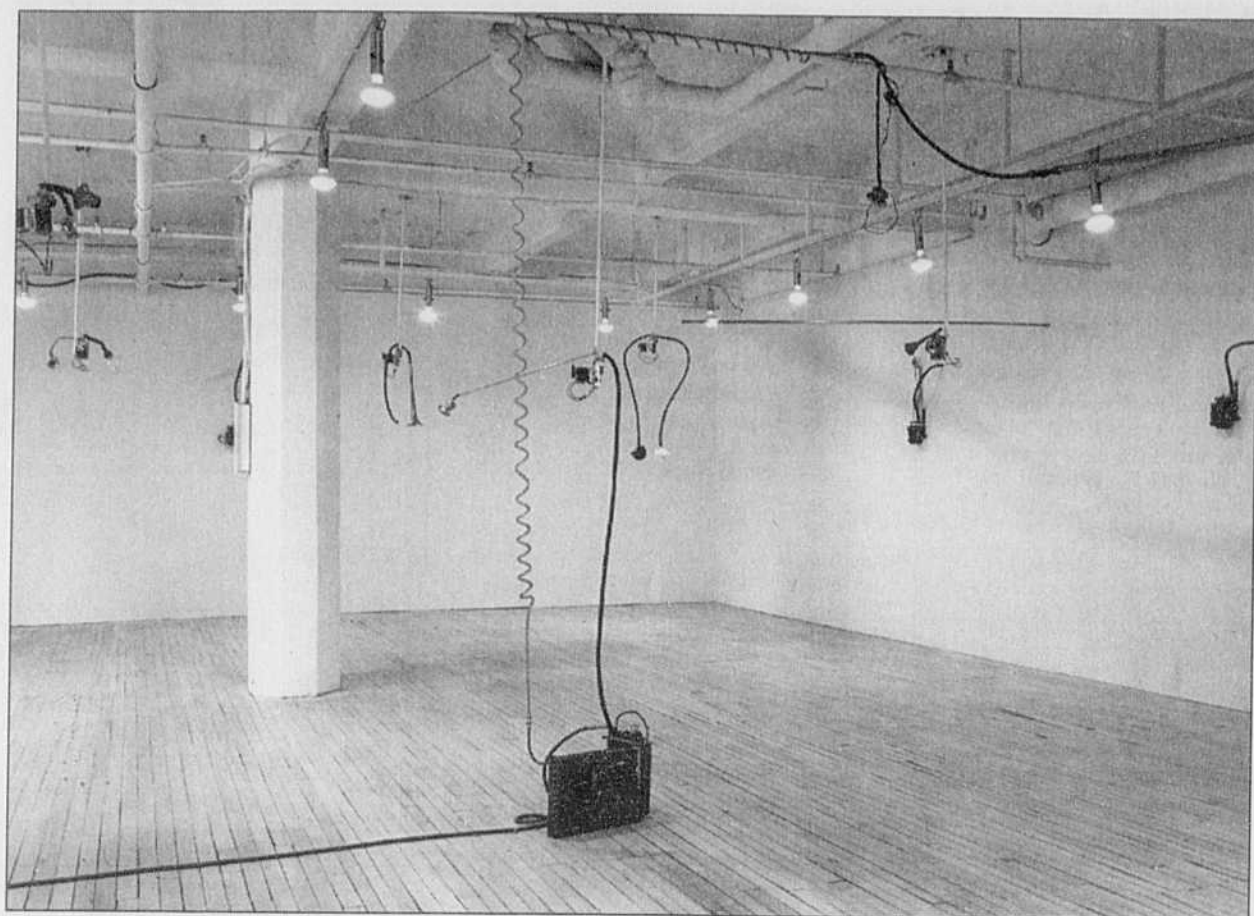
**CHANTS DE TRAVAIL
LA VIE COURANTE**
Jean-Pierre Gauthier
Galerie Skol
460, rue Sainte-Catherine Ouest
Local 511
Jusqu'au 2 mars

BERNARD LAMARCHE

Un champ de bataille débridé, voilà ce qu'a fait, des locaux du centre d'artiste Skol, le jeune artiste Jean-Pierre Gauthier. Un champ de bataille inoffensif, il va sans dire. Une fourmilière sonore qui pique la curiosité, devant laquelle on passe de longs moments, intrigué et amusé. Avec Gauthier, on tombe plus dans un monde d'ingénierie alambiquée que dans celui, en comparaison souvent plus lisse, des arts visuels. En effet, c'est moins par un maniérisme frondeur que selon une réelle conscience de la portée des objets qu'il bricole que l'artiste préfère le terme « machine » à celui, plus usité, d'« œuvres ». A cela, vous en conviendrez peut-être, on favorisera, plutôt que de se concentrer sur l'une ou l'autre de ces catégories, un hybride entre ces deux pôles. Le modèle de l'artiste ingénieur, ou « patenteur » dans le cas de Gauthier, on le connaît depuis Léonard de Vinci, pour qui l'art et la science s'égaliaient et, selon le mythe, se disputaient l'attention du peintre.

Machines et poésie sonore

Gauthier renoue avec le mythe de la machine, repris par Duchamp, Kafka, Tinguely et d'autres, mais ses machines ne ressemblent à rien d'autre. De toutes façons, il n'est pas dit que l'artiste cherche à s'insérer dans cette pléthore de grands noms. Son lien avec cette lignée, s'il en existe un, demeure de l'ordre d'une affinité restreinte avec un des grands mythes du début de ce siècle pour ce qui est des arts visuels et de la littérature, à savoir la machine célibataire. La machine qui tourne à vide, aveuglément, clôturée à même son propre système, est réactivée ici. Toutefois, tout comme l'avait fait Tinguely par exemple, Gauthier s'écarte sensiblement de cette tradition nouvelle pour le XX^e siècle, car il en évince la rhétorique sexuelle. Les machines de Gauthier produisent du son, du bruit, des sifflements, des glouglous et autres ronfle-



La Vie courante, de Jean-Pierre Gauthier.

GUY L'HEUREUX

ments, murmures, grommellements, cliquetis, bourdonnements et percussions. Une longue liste pour autant de machines sonores mues par l'air pompé de compresseurs activés alors que les visiteurs entrent dans la salle.

On pourrait rapprocher ce babil mécanique des catégories sonores du manifeste bruitiste de Russolo, de 1913. A la limite d'inspiration futuriste, les machines de Gauthier résistent toutefois à toute forme de prétention. Elles explorent un univers sonore et exploitent l'espace dans lequel ces sons voyagent comme si elles n'avaient pas d'autres raisons d'exister, increvables saltimbanques mécaniques. Au bout des longueurs enchevêtrées de fils et de tuyauterie qui jonchent le sol et grimpent aux murs et colonnes de la galerie, toutes sortes d'excroissances musicales activent cette cacophonie poétique. On n'a de cesse de s'appliquer à découvrir ce réseau grouillant et complexe. L'espace de la galerie et ses coulisses (de partout des câbles et des tuyaux s'enfoncent dans les murs ou en émergent) sont soulignés par cet ensemble qui n'a somme toute rien d'assourdissant.

Aucune machine ne ressemble à l'autre, mais toutes sont activées par le même moteur, le souffle. Grouillante et syncopée (la métaphore organique peut toutefois agacer), la production abrite de touchantes trouvailles. Des membranes souples se gonflent et se vidant, activant ainsi des extensions sonores plus proches de gargouillis inquiétants que d'une cacophonie urbaine. La petite salle de la galerie réunit des pièces de « textures sonores plus veloutées », produites notamment par des tuyaux engorgés d'eau. Ainsi, La Vie courante, plus proche du domaine de la domesticité, renverse les affects que provoquent les contrariétés bruits de maison et les rend agréables à l'oreille ou en misant sur ses qualités rythmiques, par exemple. Dans son ensemble, on pourra dire que cette exposition, ce concert devrait-on dire, traite de perméabilité, sonore et perceptuelle. En brouillant les sons extérieurs de la ville et ceux plus proches de la nature (parfois on croit entendre des oiseaux) à ceux insidieux de nos intérieurs tranquilles, Gauthier gomme nos catégories sonores. Celles qui nous font détester les bruits, comme

les autres qui apaisent. Boulimique, cette production. Fascinante et riieuse.

ANNE ASHTON

Galerie Trois Points
372, rue Sainte-Catherine Ouest
Local 520
Jusqu'au 15 mars

Pour sa seconde exposition particulière chez Trois Points, sa première à Montréal depuis la Galerie Clark il y deux ans, Anne Ashton revient avec ses imageries surréelles, ses insectes minuscules et ses paysages où la nature se déchaine. On l'a aussi remarquée dans l'événement éphémère d'art en milieu urbain, Artifice 96, l'été dernier. Techniquement, les toiles de Ashton sont impeccables, léchées à souhait, si l'on se cantonne à une peinture hyperréaliste. La finesse du dessin n'a d'égale que la pureté et la luminosité des couleurs. Or la figuration très classicisante de Ashton cache sous ses couches de peinture des références autres que celles du strict héritage classique. En effet, ses tableaux, s'ils retiennent des acquis des grandes compositions de l'histoire, partagent avec une certaine imagerie populaire, proche du rock'n'roll, un certain goût pour le macabre et l'insolite qu'elle partage avec la peinture de quelques artistes contemporains de l'Amérique du Sud et d'ailleurs. On pense entre autres à l'artiste philippin Manuel Ocampo, qu'on voyait au MACM en 1995. Toutefois, elle évite tout contenu politique de cette esthétique aux accents gothiques et à forte tendance décorative.

Des bijoux miroitants

De toutes les toiles que l'artiste présente, une série reprend des motifs d'insectes et de papillons peints minutieusement, comme autant de bijoux miroitants sertis précieusement par l'orfèvre. Ces toiles, bien qu'elles jouent des mêmes artifices que les suivantes, sont moins attirantes. On retient surtout l'idée d'une recension, d'une mise en cage d'espèces menacées d'extinction, ou encore tout simplement l'idée de la collection, du cabinet de curiosité. On a vu beaucoup de ces propositions dernièrement, mais ici, la manière de faire rimer peinture réaliste avec taxinomie l'emporte, et pas pour le mieux. L'aspect décoratif ne laisse que très peu à voir. Il s'agit désormais d'une veine délicate à manipuler parce que reprise à de

multiples usages en peinture contemporaine, depuis les nouveaux réalistes, les hyperréalistes et bien d'autres. Plus près de nous, on n'a qu'à penser à Irene Whitton. Reste tout de même cette importation du kitsch bon marché des images bas de gamme qu'on perçoit par cette décoration des cadres ornant ce qu'on désignerait comme une « prise ».

Ce qui n'empêche pas ses paysages de posséder une profondeur plus défendable. Pour cette autre série, Ashton puise directement dans la tradition du paysage. Les motifs peints, encore rehaussés par une technique impeccable, déplacent sensiblement ce qu'habituellement on regarde comme faisant partie des catégories du sublime. L'artiste cherche à dépendre les désastres naturels, des volcans et tornades, selon une esthétique qui fait de l'œil à la peinture de la Renaissance. (Oubliez tout de suite les films Twister, dont la composition de l'affiche recoupe celle des toiles de l'artiste, et le plus récent Dante's Peak: les dates ne concordent pas. Cette iconographie, Ashton la visite depuis un moment déjà. Il y va d'une coïncidence... ou peut-être d'une saveur dans l'air.)

L'étendue des champs de couleurs représentés, les nuages majestueux et menaçants, la solennelle et imposante rigueur avec laquelle se dressent les trombes d'eau, les effets de surface, vaporeux ou rugueux, et les volumes bien assis sont à lire en relation avec ce que la peinture historique nous a déjà offert, figurative ou abstraite. Hormis la figuration décorative ambiante, les espaces picturaux peints par Ashton s'accaparent des relets d'abstraction — les colonnes d'eau schématisées y participent. En même temps que l'inscription du cadre décoratif à même la figuration provoque un jeu entre l'espace clos du tableau et ses alentours, avec son « encadrement » au sens large. Et c'est là qu'achoppe peut-être cette production. Face à l'histoire — ici une saveur surréaliste — ou encore face à l'importation d'imageries populaires — on pense très sérieusement à la peinture de « truck » qui a de toutes façons récupéré l'imagerie surréaliste —, finalement face aux mécanismes de la peinture, on délaïsse les attitudes postmodernes de résistance ou de moquerie. La technique est maîtrisée, sans aucun doute. Par contre, on a du mal à voir d'où cela vient, et où ça ira par la suite. Reste la séduction. Très forte. Un pur plaisir pour les yeux.

La ville pour les fous et les sages

Des œuvres de la collection Firestone pour mieux comprendre l'évolution de la peinture d'ici

MACADAM/STREETWISE

Du 6 février au 15 juin 1997
Galerie d'art d'Ottawa

SOPHIE GIRONNAY

Comment les peintres canadiens ont-ils représenté la ville? Et qu'est-ce que ce thème ajoute à leur art et à leur technique? La question peut sembler banale, voire anecdotique. Elle est au contraire essentielle dès qu'on veut comprendre l'évolution de la peinture dans les premiers trois quarts de ce siècle au Québec et au Canada.

En même temps qu'au Musée du Québec, deux expositions majeures s'interrogent sur les liens entre modernité et paysage (rural pour Le Groupe des Sept, plus urbain dans Le Paysage au Québec 1910-1930), et une troisième, Macadam, ouvrirait le 6 février à la Galerie d'art d'Ottawa, ajoutant au dossier sa modeste part, en deux salles et 23 tableaux.

A l'origine, l'exposition prétend surtout mettre en lumière un aspect inhabituel de la collection de 1500 pièces d'un couple de collectionneurs d'Ottawa, les Firestone, célèbres pour avoir encouragé beaucoup le Groupe des Sept. Dans Macadam, on découvre par exemple qu'avant de se passionner pour le bouclier précambrien et ses obligatoires pins solitaires, A. Y. Jackson visita l'Europe et en rapporta de romantiques pochades de Bruges ou d'Étapes. Charmantes cartes postales de voyage, aussi, que sont les études à l'huile de Cullen et d'Edwin Holgate à Venise, du même Holgate à Paris, de Clarence Gagnon à San Geminiano. Mais nous sommes encore au début du siècle.

Le changement brutal vient avec Lawren Harris, dans un dessin de 1921: escalier de secours et poubelles d'une ruelle torontoise, dans sa crudité réaliste. A partir de là, c'est la danse folle des modernes, recherches formelles et flots colorés, voires collages désordonnés de bouts de ferraille sur fond d'huile grise par Parakeva Clark! Un capharnaüm tempéré par la présence apaisante de Philip Surrey avec ses portraits d'atmosphère, ses passants flous dans des halos de phares, ses vues brouillées de brume, de neige et de nuit. Qu'il date de 1950 ou de 1970, le climat Surrey, fait de mélancolie mouillée, assourdie, reste intemporel.

Une source de formes

En 1935, Fritz Brandtner se sert des arêtes des édifices pour aller plus loin dans ses recherches cubistes, traits noirs sur fond géométrique. En 1966, c'est au tour de Ronald Wilson de pousser les taches blanches en pâte crémeuse d'une cité grecque jusqu'aux limites de l'abstraction. Entre les deux, dans cinq tableaux qui s'échelonnent de 1935 à 1965, Henri Masson se tâte, hésite. Sa vue de Montréal en plongée innove par le point de vue mais reste fidèlement représentative, quand sa version de Gaspé, quatre ans plus tôt, flirtait sans



THE OTTAWA ART GALLERY
St. Antoine Street, 1950, de Philip Surrey

honte avec l'abstrait, éclatante de couleurs crues, sous un ciel vert pomme, strié d'orange.

Plus surprenante est la vision psychosociale, lourde de symbolisme politique, qu'offre la peinture montréalaise Ghitta Caiserman dans Façade (1949), mise à strip-tease d'un côté, fronton dans le vide de l'autre, preuve que la ville n'est pas qu'un prétexte pour fournir de nouvelles façons de tartiner de la couleur sur la toile « en un certain ordre assemblée », mais aussi l'occasion, pour les peintres d'ici, de creuser d'autres questionnements.

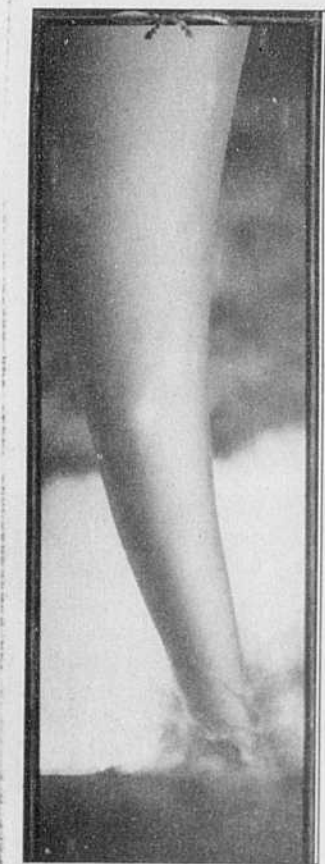
Voilà une exposition qu'aimerait bien l'historienne de l'art et professeure à l'Université du Québec à Montréal Esther Trépanier, qui est aussi la conservatrice de la présente expo du Musée du Québec, Le Paysage au Québec 1910-1930. Elle a consacré de longues recherches au thème du paysage urbain dans la peinture québécoise. Pour elle, il ne fait pas de doute que lorsque les peintres québécois comme Adrien Hébert (ou Brandtner) arrivent en ville, ils entrent aussi en modernité. Cette petite expo d'Ottawa, préparée cette fois par Anne MacKay, semble lui donner raison. La ville comme sujet a été une source d'innovation pour les peintres du Québec mais aussi, quelques fois, pour le reste du Canada.

Dans le même musée, au même moment, se tient une exposition emballante (on y reviendra) sur les architectes canadiens de moins de 40 ans et leurs processus créatifs, intitulée Pentimenti (« repentirs » en italien). Entre les déliantes et débordantes installations présentées par ceux qui seront appelés à construire la ville et, à l'autre bout du corridor, les vues tranquilles de Macadam, où s'alignent les folles pépères des maîtres « anciens », le contraste, il faut le dire, est vraiment comique. Ceux qui furent les « fous » sont devenus bien sages, par comparaison. Notre ville dépassera-t-elle la fiction de ses représentations? On peut s'y attendre...



Winter Traffic, 1962, de Philip Surrey.

THE OTTAWA ART GALLERY



GUY L'HEUREUX
Manitou, 1996, d'Anne Ashton.

Dictons et proverbes

Une comédie de mœurs

- | | |
|-------------------------|---------------------|
| Kim Adams | Andrew Dutkewych |
| Stephen Andrews | Lucie Duval |
| Mowry Baden | Michel Goulet |
| Richard Baillargeon | Marla Hlady |
| Céline Baril | Jacek Jarnuszkiwicz |
| François-Marie Bertrand | Sylvie Laliberté |
| Michel Boulanger | Gilles Mihalcean |
| Guy Bourassa | Kim Moodie |
| Éva Brandl | François Morelli |
| Marie-France Brière | Brigitte Radecki |
| Michel Campeau | Louise Robert |
| Michel Daignault | Mark Vatsndal |
| Michel Denée | Robert Walker |

22 février à partir de 14 heures
Des pièces de collection à la

GALERIE CHRISTIANE CHASSAY
372, rue Sainte-Catherine Ouest, Salle 418, Montréal H3B 1A2, Tél. • Télécopieur: 514 875-0071

Voyages culturels exclusifs - Printemps 1997
Villas, jardins et musées
Circuits d'art et d'architecture accompagnés par des spécialistes
27-31 mars: Washington et sa région: au-delà des évidences
11-14 avril: New York (expositions: Tiepolo), Brooklyn, Hyde Park et Glens Falls
3-16 mai: Destination Louisiane: Monticello, Biltmore, Natchez, etc...
17-19 mai: Invitation chez les Rockefeller
31 mai-15 juin: De Prague à Vienne: la Bohême et la Moravie
19-22 juin: Invitation chez les du Pont de Nemours
Informations et itinéraires détaillés sur demande:
VOYAGES LA PROMENADE
TÉL.: (514) 974-2633 ou 1-800-265-0218

CIRCA
ADRIENNE LUCE GALERIE 1
LALIE DOUGLAS GALERIE 2
Vernissage le samedi 22 février 1997 de 15h à 18h
JUSQU'AU 29 MARS 1997
372, rue Sainte-Catherine ouest # 444 Tél. : 393-8248
du mercredi au samedi de 12h00 à 17h30
Le Centre d'exposition Circa remercie le Conseil des Arts et des lettres du Québec et le Conseil des arts de la Communauté urbaine de Montréal.

«Joseph, Guy, Monique, Michel, Céline, Lou-Qian, Alice, Thomas et Monique»
THOMAS CORRIVEAU
«Noeuds Secrets»
MARCEL SAINT-PIERRE
GALERIE VERTICALE
ART CONTEMPORAIN
Les expositions se poursuivent jusqu'au 16 mars 1997
• 1871 boulevard Industriel, Laval • Mercredi au dimanche • 12h00 à 18h00 • Entrée libre • 975-1188
• Rencontre des artistes dimanche le 23 février à 14h • La galerie remercie Ville de Laval et le Conseil des arts et des lettres du Québec pour leur appui financier • La galerie est membre du Regroupement des centres d'artistes autogérés du Québec.

la galerie d'art Stewart Hall
Centre culturel de Pointe-Claire
176, Bord du Lac, Pointe-Claire, 630-1254
Du 22 février au 27 mars 1997
Peintures sur fibres: Ulla-Majla Vikman
Finlande
Pamela Williams: la mort divine
Un essai photographique de sculptures dans les cimetières de Paris, Milan, Rome
Pamela Williams donnera une conférence au vernissage de son exposition le dimanche 23 février à 14 h 30
Entrée libre • Accessible aux fauteuils roulants
HORAIRES DE LA GALERIE:
du lundi au vendredi, de 14 h à 17 h, lundi et mercredi sans
de 19 h à 21 h, samedi et dimanche de 13 h à 17 h

LES ARTS

EXPOSITIONS

La peinture triomphante de Willem de Kooning

Dix années de peinture qui suffiraient ailleurs à bâtir une carrière entière

WILLEM DE KOONING

Les dernières œuvres (1980-1987)
Museum of Modern Art, New York
Jusqu'au 29 avril

MAURICE TOURIGNY CORRESPONDANT DU DEVOIR À NEW YORK

Que ceux qui proclament la mort de l'abstraction et de la peinture, qui ne voient d'avenir aux arts visuels que dans la photo et l'art conceptuel, qui se délectent de l'appropriation désolante qui sévit depuis quelques décennies, que ceux-là se préparent à avaler leur pilule! Dans les salles du deuxième étage du Musée d'art moderne, l'audace, le goût du risque, la maîtrise, la clarté du regard triomphent par l'entremise de... l'huile et du pinceau.

Celui qu'une certaine critique, obnubilée par les commentaires de Clement Greenberg, avait déclaré lavé depuis la fin des années 50 apparaît encore une fois aujourd'hui en véritable génie de l'art de notre époque. Avec 40 huiles de grand format (223 cm sur 195 cm) datées de 1981 à 1987, Willem de Kooning balaie la petite crasse du marché de l'art et des musées et apporte en masse aux spectateurs ce qu'ils sont habitués à recevoir au compte-gouttes.

Jusqu'au 29 avril, le Musée d'art moderne de New York (MOMA) expose ces tableaux qui marquent la fin de la production de de Kooning. L'exposition organisée par le Musée d'art moderne de San Francisco en collaboration avec le Walker Art Center de Minneapolis a déjà voyagé à Bonn et à Rotterdam; le séjour à New York est le dernier de son trajet.

Un expressionniste abstrait

Héros de l'École de New York, voix puissante de l'expressionnisme abstrait, Willem de Kooning entreprend en 1980, à plus de 76 ans, le dernier bout de chemin de sa création. En 1990, il délaisse pour de bon son atelier, la maladie le privant de ses capacités créatrices. De cette décennie, l'artiste garde 341 huiles, presque toutes de format égal; sa productivité est phénoménale. Il abandonne presque complètement le travail sur papier, il met de côté la sculpture pour se donner de façon totale à la peinture. C'est cet art sublime que nous offre le MOMA.

Le dernier élan créateur de De Kooning s'inscrit dans une démarche de réduction radicale; non pas appauvrissement ou dilution mais bien réduction. La palette tellement variée des années 70 est ramenée aux couleurs primaires; l'épaisseur et les textures complexes de l'huile sur la toile sont transformées en fluidité et transparence par le couteau qui enlève la peinture posée sur le support; le geste omniprésent, presque brutal, laisse place à une touche plus linéaire, plus sobre, dirait-on.

Sous le signe de la réduction, fruits d'une nouvelle volonté, d'une inspiration «allégeante», les œuvres des années 80 ne sont pas pour autant interchangeables; elles ne sont pas le résultat d'une «solution» intellectuelle qui nivelle la réalisation esthétique. Même durant cette dernière période, l'art de De Kooning continue d'évoluer au fil des ans, de se simplifier, de chercher et bien souvent d'atteindre le strict essentiel.

De toute évidence, les dernières toiles montrent un créateur qui regarde la vie, qui découvre et confronte sa propre mortalité, qui parvient à l'abandon des très grands artistes, tout en gardant les deux modèles qui ont guidé l'entier de sa production, la nature et le corps humain.

Malheureusement, le commentaire critique résiste à l'évidence et occulte la force de l'œuvre avec un débat qui tient à la fois du potinage, de la petite histoire et de la déroute que provoque un travail si puissant, si direct. À la fin de 1987, les facultés mentales de De Kooning semblent sombrer; difficultés de concentration, perte de mémoire, désorientation et plusieurs autres symptômes indiquent que la maladie d'Alzheimer gagne du terrain. En février 1989 Elaine de Kooning, son épouse retrouvée en 1978 après une rupture de plus de 20 ans, meurt, et dix jours plus tard, Lisa de Kooning, fille du peintre d'un mariage subséquent, entreprend les démarches pour être nommée curatrice de son père et des biens de celui-ci. En 1987, la mort de Xavier Fourcade, directeur de la galerie du même nom, avait laissé de Kooning sans représentant officiel. Lisa acquiert donc tous les pouvoirs en matière d'exposition et de vente des œuvres.

La réaction de la critique

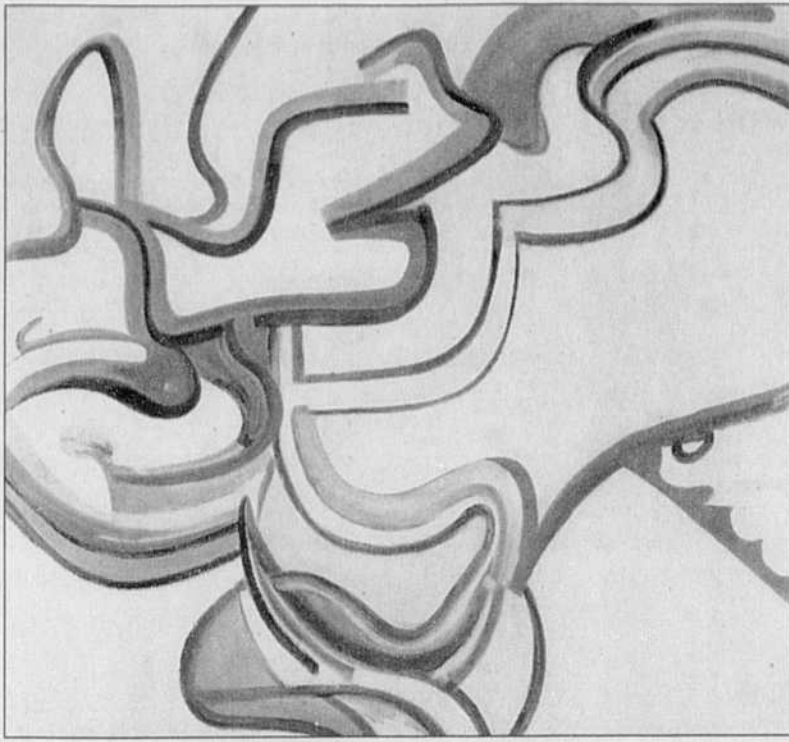
À cette trame digne d'un roman-fleuve s'ajoute la vilaine réaction de la critique aux premiers dévoilements des œuvres des années 80. L'abstraction est alors en défaveur dans le monde de l'art et, pris par surprise, les commentateurs se rabattent sur des clichés publiés précédemment pour remplir l'espace de leurs journaux et magazines. Encore aujourd'hui, à New York, des critiques «sérieux» ressassent *ad nauseam* ces faits et palabrent avec autorité sur les signes avant-coureurs de la maladie dans les tableaux de De Kooning.

Le Musée d'art moderne installe les 40 toiles de façon irréprochable dans ses spacieuses salles; au détour d'une salle s'ouvre soudain une perspective essoufflante sur six, sept ou huit ta-

bleaux que le regard peut embrasser d'un coup. L'effet tient de la magie et de la poésie. L'art de De Kooning compose un lien de liberté, d'abandon et de générosité. Des premières peintures aux couleurs encore vibrantes et aux gestes encore emportés on s'avance lentement vers la paix de *Untitled XXIII (1982)* aux courbes glissantes, à la palette restreinte au bleu, au rouge et au blanc. Puis, avec *Untitled XV (1983)*, on arrive en zone fugitive dans un mouvement lyrique de rubans fantomatiques. Parfois, comme dans *Untitled XX (1985)*, la déclaration forte en vermillon de quelques quasi-droites dans un bain de courbes ouvertes; puis, sur fond blanc, le tracé discret mais chavirant de quelques lignes noires et bleues dans un dépouillement extrême, évoquant la pureté des derniers Matisse. Et toujours les formes naturelles en jaune printanier, en bleu d'été, en rouge d'automne et les hanches, les cous, les cuisses qui semblent nous appeler et nous convier au banquet idyllique de l'artiste.

Il y a dans les dix dernières années de peinture de De Kooning assez d'originalité, d'émotion, de force pour une carrière entière. En 40 toiles, de Kooning fait pâlir le travail de tacheur des prétendues stars qu'il couloie dans les salles voisines.

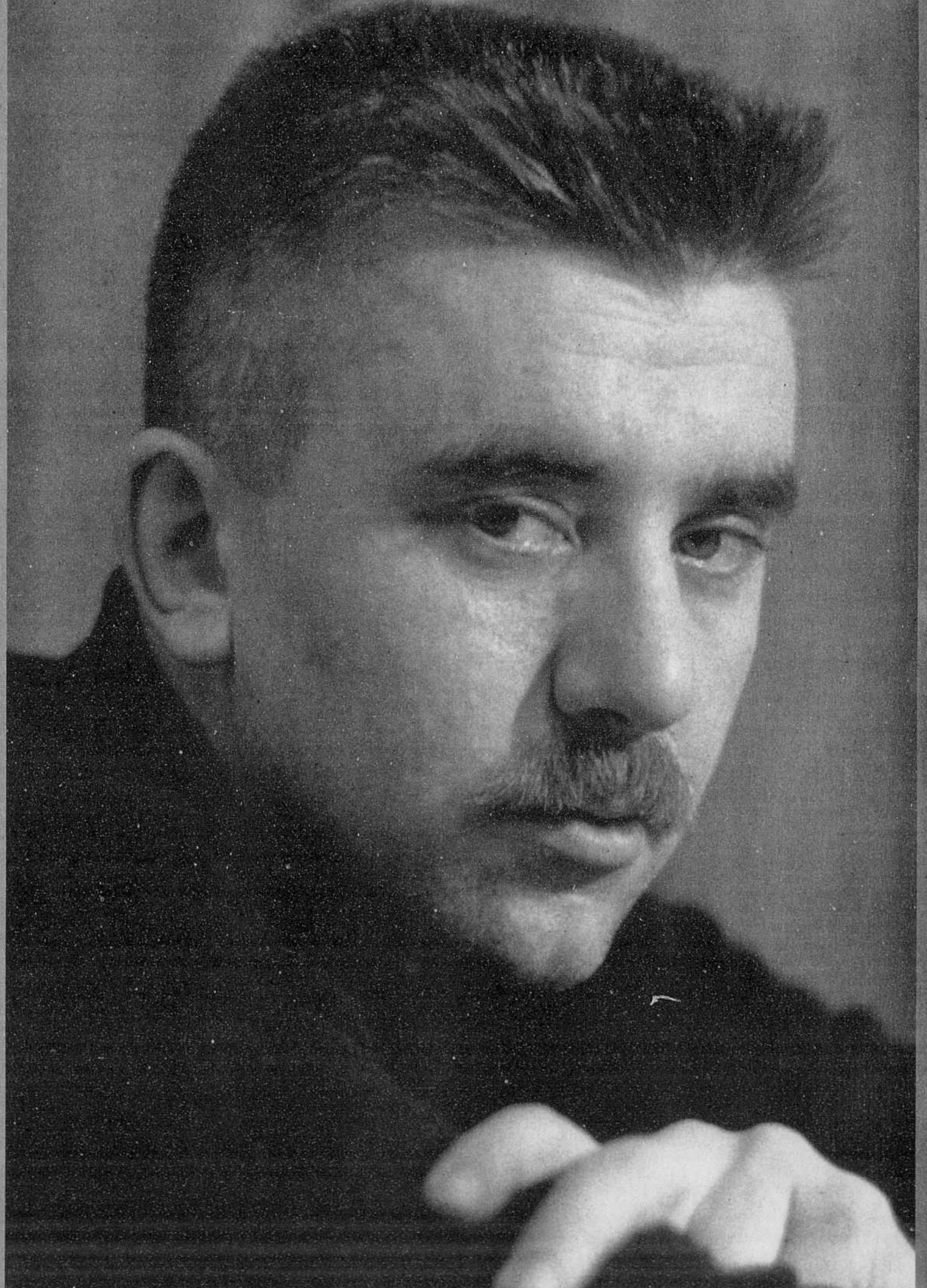
Gary Garrels, conservateur de cette exposition, écrit en conclusion de son essai dans le catalogue: «En fin de compte, l'art de De Kooning s'érige en réfutation de la fermeture et en affirmation du renouvellement et de la découverte.» Il n'appartient plus qu'au spectateur de s'ouvrir et de s'abandonner à l'émotion secouante, à la sensualité et à l'érotisme de l'art d'un créateur courageux, entièrement investi dans la célébration de la vie.



WILLEM DE KOONING REVOCABLE TRUST/ARTISTS RIGHTS SOCIETY

Les dernières toiles montrent un créateur qui regarde la vie, qui découvre et confronte sa propre mortalité, qui parvient à l'abandon des très grands artistes, tout en gardant les deux modèles qui ont guidé l'entier de sa production, la nature et le corps humain

mousseau



jusqu'au 27 avril 1997



MUSÉE D'ART CONTEMPORAIN DE MONTRÉAL

Métro Place-des-Arts - Téléphone : (514) 847-6212

LE DEVOIR

Hydro Québec

Pentacom
Stratégie-Créativité



WILLEM DE KOONING REVOCABLE TRUST/ARTISTS RIGHTS SOCIETY

Untitled V, 1982.

FORMES

SOPHIE GIRONNAY

Il y avait, partout, des échafaudages, du plâtre frais, des étincelles de chalumeau. Le grand chantier des derniers kilomètres. Et moi au milieu, casque sur la tête, écoutant d'une oreille les explications de ce verbomoteur de Gilles Saucier, je découvrais qu'il est possible d'être émue aux larmes par un espace architectural. Préparez vos mouchoirs.

C'est si rare, au Québec, de voir à ce point-là tous les éléments épars d'un même projet prendre en pain et lever ensemble, comme une pâte. Être devant le four à ce moment-là, c'est comme assister à un miracle.

On a dit et redit, et on l'entendra beaucoup cette semaine, que la Cinémathèque québécoise est unique au monde par la multiplicité des usages (collections, diffusion, exposition, éducation) qui s'y rencontrent sous un même toit. La bâtisse qui la loge, et qui en traduit et transcende les ambitions sous forme construite, est largement à la hauteur. Si le gâteau remplit les promesses qu'il m'a faites avant son glaçage, je nous prédis une réussite comme on n'en avait pas vue, dans un autre registre, depuis le Centre canadien d'architecture. En tout cas, c'est «le choix de Sophie».

Car quel que soit l'angle par lequel on l'approche, que l'on s'intéresse à l'urbanisme, au patrimoine, à la décoration intérieure, à la démarche artistique de Saucier-Perrotte, ou à l'univers de métaphores qu'évoque pour tous le cinéma et à la manière de le construire en dur, on aboutit, en bout de travelling, encore et toujours à un plan d'enfer.

Plan 1: l'insertion du neuf dans l'ancien

C'était déjà une riche idée que de prolonger la façade moderne, toute de verre et de géométrie, par un drôle de bras-passerelle suspendu, qui vient se clipper sur le vieil édifice, d'un geste affectueux. C'est un commentaire brillant et comique sur l'insertion du neuf dans l'ancien. À l'intérieur, le passage du foyer d'antan au hall neuf s'opère, lui aussi, avec grande finesse, laissant à nu les anciennes structures.

Plan 2: création d'un lieu dans la ville

Quand on grimpe sur ladite passerelle, on découvre des perspectives sur l'UQAM d'en face, la salle Pierre-Mercure, le pavillon de design, les rues Berri, de Maisonneuve, et on a l'impression de sentir glisser les plaques tectoniques du quartier. Avec l'ONF à côté, un complexe de 17 salles prévu rue Saint-Denis, l'université, les écoles de l'image logées dans l'édifice même, il se prépare un avenir recentré autour de la culture de l'image.

Et c'est comme si tout ce coin de la ville en renaissance trouvait son axe ici, dans cette aire d'accueil de la Cinémathèque, volontairement pensée comme une place urbaine intérieure. Ses proportions respirent, ses textures inspirent. Elle fonctionne déjà comme un cœur vivant.

Au fond, on aperçoit la petite cour carrée où donnera le café, qui fait comme un cloître de verre au creux du volume. Tapisée de pierres calcaires (ou parfois d'acier) dans sa partie haute, cette placette ultra-citadine, où une fontaine chuchotera, annonce des soirs d'été à la Fellini, Roma.

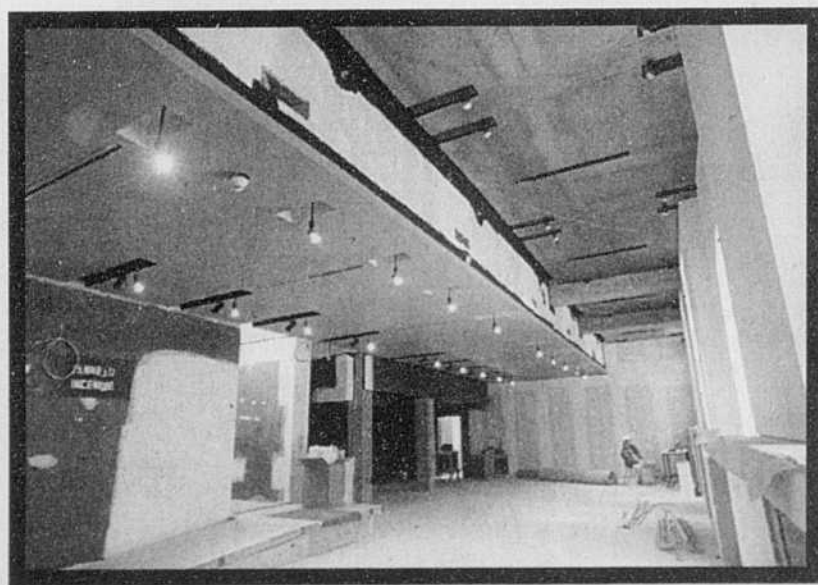
Plan 3: la métaphore en construction

La conception de l'édifice neuf joue sur la métaphore de la boîte à images. À partir de l'intérieur, des images seront projetées sur la façade. Celle-ci est en recul par rapport au trottoir et on entre en passant un pont. À l'intérieur, règne le monde de l'imaginaire et du cinéma tel qu'on le rêve, et tout se décline en noir et blanc. (En fait, les architectes, qui ont toujours été de suprêmes coloristes, utilisent une vaste palette de tons et de textures, allant du gris au bleu, dont deux aciers différents.)

Le monde du réel, en revanche, celui de la couleur, s'infiltrera et là. Par

exemple par des petits trous pratiqués dans le mur, tout noir, derrière lequel se cache l'escalier qui monte à l'agora. Des faisceaux de lumière projettent de la couleur à travers l'escalier et le mur percé. Autre exemple, au plafond du foyer, peint en gris, des indentations rappelant celles des bobines de film servent de niches colorées à l'éclairage.

PHOTOS JACQUES GRENIER LE DEVOIR



exemple par des petits trous pratiqués dans le mur, tout noir, derrière lequel se cache l'escalier qui monte à l'agora. Des faisceaux de lumière projettent de la couleur à travers l'escalier et le mur percé. Autre exemple, au plafond du foyer, peint en gris, des indentations rappelant celles des bobines de film servent de niches colorées à l'éclairage.

Mais la paroi est bien poreuse entre réalité et fiction. Témoin, l'enveloppe plutôt transparente de l'édifice. Aussi la disposition des lieux prévoit-elle plu-

sieurs zones frontalières où le visiteur joue lui-même le rôle d'infiltrateur. Tout habillé de couleurs réelles, mais la tête pleine de références en noir et blanc, il monte l'escalier dans les jets de lumière, puis marche sur la passerelle, entre la façade et les projecteurs, et brouille les images.

Mais rassurez-vous, pas besoin de savoir tout ça pour apprécier la Cinémathèque. Il n'y a que les films de série B qui ont besoin de se justifier par des making-of. Celui-ci tient debout tout seul.

Pour la nouvelle Cinémathèque, Oscars, Césars, Love, etc.

Scénario

Entre les locaux originaux de la Cinémathèque québécoise, au 335, boulevard de Maisonneuve Est, et une autre bâtisse de même style ancien, l'école Saint-Jacques, au coin de Sanguinet, qui a été annexée au projet à la dernière minute, existait un terrain vacant où la partie neuve s'est construite.

Celle-ci contient les espaces publics: un hall d'accueil avec agora suspendue de 50 places et écran de télé géant; deux salles d'exposition de 300 m² chacune, une salle de projection vidéo de 100 places, un café qui donne sur une cour. Au sous-sol, se trouve la médiathèque, lieu de conservation et de consultation (lecture, écoute, visionnement).

L'ancienne bâtisse, rénovée, continue d'abriter les bureaux administratifs, l'ancien foyer avec boutique et la salle de projection Claude-Jutra. Le dernier étage est loué, comme toute la bâtisse de l'école Saint-Jacques, à des partenaires œuvrant dans des domaines connexes, soit:

- la Phonothèque;
- l'INIS, ou Institut d'enseignement supérieur en cinéma et télévision;
- le Centre NAD et CE-SAM, centre de recherche et développement dans le domaine des nouvelles technologies.

Au total, 200 personnes y travailleront ou étudieront.

Générique

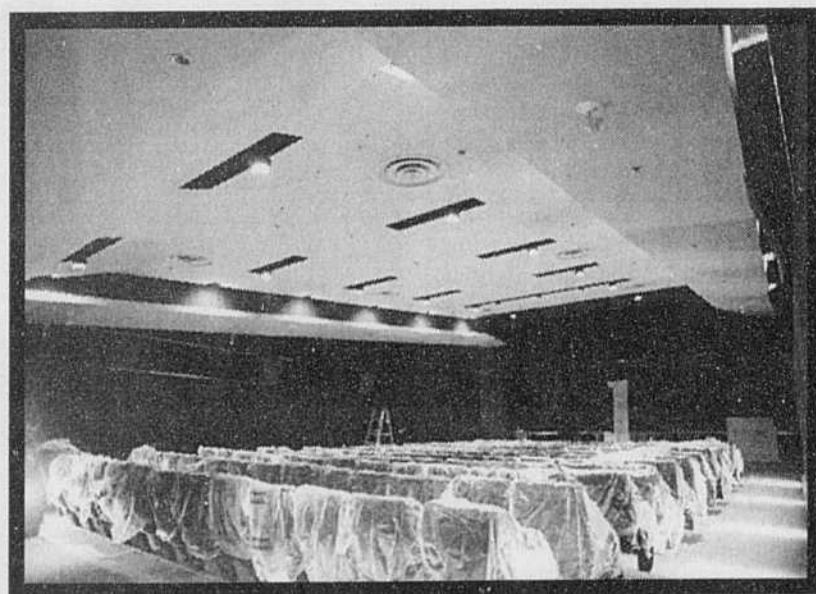
La Cinémathèque est le client et maître d'ouvrage, les trois paliers de gouvernement ont injecté les 16 millions requis.

Les architectes Saucier-Perrotte sont responsables de la conception et de la réalisation des espaces, depuis la construction jusqu'au choix des tissus de fauteuils.

Les experts-conseils Scéno Plus sont responsables de la conception et de la réalisation des aspects techniques, depuis les projections en façade jusqu'aux salles.

La collection, c'est...

32 000 films, 25 000 émissions de télé, 25 000 affiches, 300 000 photos, 300 000 négatifs originaux, 1300 appareils anciens, 9000 scénarios et documents de production, sans parler des dossiers, revues, etc.



Plan 4: un aboutissement pour Saucier-Perrotte

Les architectes contemporains parlent souvent du cinéma pour expliquer leur façon de faire. C'est un art qui les fascine, dont ils sont pratiquement jaloux. «Normal, nous aussi on essaie de créer une suite de cadrages, où on aurait le contrôle sur tous les éléments et la composition des images. On est comme des metteurs en scène», explique Gilles Saucier.

À propos de la Cinémathèque, il revient sans cesse sur le mot «contrôle». Peut-être parce qu'il craint de laisser déborder le trop-plein de références et de métaphores qui imbibent et nourrissent ce projet, à raison de 24 images par seconde au moins! Le mur extérieur de la salle Claude-Jutra, par exemple, il l'a voulu du blanc bleuté de l'ombre sur la neige, en souvenir des films de Jutra, comme *Mon oncle Antoine*. «Mais il y a un moment où il faut savoir s'arrêter.»

Donc, le thème imposé était inspi-

rant. À cette chance unique s'ajoute l'expérience passée de Saucier-Perrotte, en collaboration avec Scéno Plus, dans de nombreux lieux culturels (Rideau Vert, Théâtre d'Aujourd'hui, Carbone 14). Puis le hasard a mis sa pierre. «Bizarre, mais ce qui m'a vraiment fait avancer, raconte Gilles Saucier, c'est ce petit projet de décoration provisoire du restaurant Sarah Bernhardt.» Avec des toiles écriées tendues vite fait et quelques objets qu'il a bricolés, l'architecte est devenu artiste. Cette installation lui a révélé de nouvelles possibilités dans l'art de maîtriser l'espace, plus absolument et plus simplement.

Et tout cela se cristallise dans le projet qui nous occupe. Dans la démarche créatrice de Gilles Saucier et d'André Perrotte, dont on connaît depuis longtemps le travail sensible et raffiné, la Cinémathèque représente un véritable aboutissement. Assister à ça aussi, c'est touchant. De contentement, on en donnerait presque une petite tape sur le ventre de l'architecte!

IDÉ

Les inventeurs rencontrent les designers à la Soirée des Grands Prix de l'invention et du design

Institut de Design Montréal

1037, rue Rachel
3^e étage
Montréal (Québec)
Canada H2J 2J5
Téléphone : (514) 596-2436
Télécopieur : (514) 596-0881

L'Institut de Design Montréal, conjointement avec l'Ordre des ingénieurs du Québec et le réseau TVA, sont heureux d'annoncer la Soirée des Grands Prix de l'invention et du design, qui présentera les résultats des concours «Les Grands Prix québécois de l'invention» et «Les Prix de l'Institut de Design Montréal».

Rappelons que par le passé l'OIQ et l'IDM dévoilaient les résultats de leurs concours

respectifs lors de deux soirées télévisées distinctes. Compte tenu du lien étroit qui réunit les inventeurs et les designers, les deux organismes ont décidé cette année de s'unir pour présenter, lors d'une même émission, les finalistes et gagnants de leurs concours.

Rappelons que «Les Prix de l'Institut de Design Montréal» souligne l'excellence des réalisations des entreprises et des

designers québécois. Le concours favorise un plus grand recours au design dans les différents processus de fabrication.

Celui organisé par l'Ordre des ingénieurs du Québec, sensibilise l'industrie et le grand public au rôle majeur de l'innovation en mettant en relief les inventions les plus prometteuses sur le plan commercial.

L'événement sera diffusé le mercredi 4 juin, sur les ondes du réseau TVA, de 20 à 22 heures.